DP
636
8
.S4K3

Class JP636
.8
Book
.S4K3

GPO

CAMPAGNES

DU

MARÉCHAL DE SCHOMBERG

EN PORTUGAL,

DEPUIS

L'ANNÉE 1662 JUSQU'EN 1668.

c Kazner, Johann Friedrich August

PAR LE GÉNÉRAL DUMOURIEZ.

C'est au cœur que je parle, et non pas à l'esprit.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS,
Great Queen Street.

Chez R. PHILLIPS, Bridge-Street, Black-Friars; DEBOFFE, Gerrard-Street; DULAU et Co. Soho-Square.

1807.

DP636
.8
.S4K3

366768
28

AVERTISSEMENT.

Les Campagnes du Maréchal de Schomberg, en Portugal, sont tirées de sa Vie, écrite en Allemand par J. Fr. Auguste Hagner. Cet auteur est judicieux, son ouvrage est soigné, à quelques anecdotes peu importantes près qu'on a supprimées. Le Comte de Schomberg, digne ami et disciple de l'immortel Turenne, après avoir rendu les services les plus brillans et les plus essentiels à la France, choisi par le Maréchal de Turenne pour aller défendre le Portugal, sauva ce royaume par les deux victoires d'Ameixial et de Montes-

claros, et retourna en France en 1668, n'emportant de tous ses services que le vain titre de Comte de Mertola, et un brevet de pension de la valeur de 400 florins d'Allemagne, dont il n'a jamais été payé.

De retour en France, il eut le titre de Duc, commanda l'armée Françoise en Catalogne, et devint Maréchal de France; en cette qualité il commanda en 1676 en Flandres, et fit lever au Prince d'Orange le siége de Maestricht. Il servit encore en 1683 à la tête des armées Françoises; mais à la révocation de l'Edit de Nantes, il fut compris dans la proscription des religionnaires, et forcé d'émigrer de France, après l'avoir servie trente-cinq ans. C'est ainsi que le cagotisme priva Louis XIV. d'un de ses meilleurs Généraux. La même persécution du parti des dévots et de Ma-

dame de Maintenon, qui s'étoit emparé du Roi, dont elle avoit affoibli le caractère, priva, pendant la Guerre de la Succession, la France des services de deux grands hommes, Vendome et Catinat, et confia le sort et la gloire du royaume à des Généraux inhabiles, mais bons Chrétiens.

En 1686, le Comte de Schomberg se retira en Portugal, où il fut encore persécuté par le zèle de Madame de Maintenon, qui vouloit absolument le convertir. Elle écrivit plusieurs lettres à ce sujet à la Maréchale de Schomberg son épouse, et suscita contre lui l'Inquisition de Lisbonne. Ce grand homme, las de toutes ces persécutions, et fatigué de la vie inactive qu'il menoit dans un coin de l'Europe, si peu analogue à son génie, après avoir refusé de rentrer au service de France, en ayant été sollicité à l'époque de la mort du grand

Condé, accepta le commandement des troupes de l'Electeur de Brandebourg, et partit de Lisbonne en 1687 pour Wesel.

Ayant traversé la Hollande, il eut une conférence avec le Prince d'Orange, depuis Guillaume III. Roi d'Angleterre, et concerta avec lui l'expédition qui l'a mis sur le trône. Après avoir travaillé à fortifier les places et mettre en bon état l'armée de l'Electeur, il alla joindre le Prince d'Orange en 1688, descendit avec lui en Angleterre, le vit couronner Roi de la Grande-Bretagne en Avril 1689, et eut tous ses biens confisqués en France et dans l'Electorat de Trèves, à l'époque de la déclaration de la guerre de la France en faveur du Roi Jacques II.

Pour le dédommager, la nation Angloise le nomma d'abord Baron de Reyes,

ensuite Comte de Beaufort, Marquis d'Harwich, et Duc de Schomberg : lui fit présent de cent mille livres st. : Guillaume lui donna le cordon bleu, et le nomma Généralissime des Armées et Grand Maître de l'Artillerie.

Il fit en cette qualité une campagne très-savante et très-difficile en Irlande contre le Roi Jacques, dont il rompit toutes les mesures, trouvant encore plus d'obstacles dans les murmures et les préjugés de ses propres troupes que dans la supériorité de l'ennemi. Son caractère ferme contribua encore plus que ses talens à sauver l'Irlande, n'ayant pour appui que le grand Roi Guillaume, doué d'un aussi grand caractère et d'autant de talens que son Général.

Quoique âgé de 73 ans, il avoit en-

core les goûts et les passions de la jeunesse. Il voulut épouser en troisièmes noces la Marquise d'Antrim, dont il devint amoureux. Comme on le plaisantoit un jour sur ce qu'il préféroit les sociétés disproportionnées à son âge, il répondit gaîment : *Je suis la méthode des bons Généraux—je retarde ma retraite le plus que je peux.*

En 1690, Guillaume III. vint le joindre en Irlande, et donna la bataille de la Boyne, le 11 Juin, dans laquelle ce grand Général fut tué, emportant les regrets et l'admiration de la nation Angloise. *Ce grand homme*, dit Burnet,* *mourut, comme Epaminondas, le jour de son triomphe, au sein de la victoire.* Il avoit 74 ans, étant né le 3 Août, 1616.

---

* Vol. ii. l. 1. p. 59.

Sa mère étoit Angloise, fille d'Edouard Sutton, Lord Dudley.

J'ai eu deux motifs pour traduire en François et publier les Campagnes du Comte de Schomberg en Portugal. Le premier est de faire réfléchir les avantages de la gloire de ce grand homme sur mon propre neveu fils de ma sœur, le Baron Xavier de Schonberg, ou Schomberg, descendant de cette illustre famille, digne de porter ce nom avec honneur, si la Révolution Françoise n'avoit pas dérangé la carrière brillante qu'il avoit en perspective.

Le second motif est de témoigner à la nation Portugaise tout l'intérêt que je prens à son sort depuis trente ans, et la grande estime que j'ai professée toute ma vie pour son caractère national. Il n'est aucun peuple en Europe, sans en excepter les Romains, dont l'histoire présente plus

de faits héroïques, et qui enflamme plus l'imagination, que celle des Portugais. Malheur à l'homme qui n'est pas ému et jaloux en lisant les historiens de cette nation ! Il n'est susceptible d'aucune vertu.

Les descendans des Pereira, Gama, Castro, Almeyda, Ménézez, Silveira, Souza, Barreto, Mascarenhas, &c. sont les mêmes. Leurs noms dorment dans l'oisiveté et dans la mollesse, sous les titres de Cour, qui en ont fait perdre la trace ; mais ils se réveilleront au cri de la patrie. C'est à eux, surtout, que j'adresse ma Préface, dans laquelle j'ai versé tous les élans de mon âme. Elle contient tout le but de mon livre, et tout mon espoir, qui est de voir une nation respectable ne devoir qu'à elle-même sa liberté, et le retour de sa gloire, au milieu des ruines de tous les autres peuples du Continent, qui languis-

sent ou tremblent sous la tyrannie d'un seul homme, le fléau de l'Univers.

La publication de ce livre vient très-à-propos dans les circonstances présentes. Plus tôt, ou plus tard, ce ne seroit qu'un vain objet de curiosité sur des faits arrivés il y a cent cinquante ans, qui n'inspireroient qu'un médiocre intérêt de curiosité à une seule classe d'hommes. A présent c'est une leçon frappante, également utile à un Gouvernement menacé de perdre sous peu son existence, et à une nation prête à voir éterniser incessamment son avilissement, son esclavage et sa ruine.

Ce livre doit faire le plus grand effet sur la masse de la nation, s'il reste encore dans les veines des descendans des anciens Portugais une goutte du sang de leurs ancêtres. Le Prince Régent et sa Cour,

électrisés par l'enthousiasme universel, donneront l'exemple à la nation de l'énergie qui lui est nécessaire pour secouer l'avilissement d'un siècle d'inertie, ou la nation elle-même, par un réveil glorieux, les forcera à faire leur devoir, et à se montrer dignes de commander des hommes libres, qui se sont régénérés d'eux-mêmes.

Si la nation Portugaise reste insensible au cri de la patrie, aux reproches de ses anciens héros, et à l'invitation d'un vieux guerrier pénétré d'estime pour elle, il faut abjurer toute la bonne opinion que l'histoire nous a donné d'elle, et convenir que les Portugais sont dégénérés, et méritent d'être esclaves.

PRÉFACE.

La position critique du Portugal entre deux grandes Puissances qui se disputent, l'une l'esclavage, l'autre le salut de l'univers, rend intéressans tous les détails des faits qui ont présenté dans les temps précédens des circonstances à peu près semblables, mais infiniment moins dangereuses que les futurs contingens auxquels ce royaume est maintenant exposé.

Le Portugal s'est sauvé jusqu'à présent en conservant sa neutralité, qu'il a payée très-chèrement à la plus impérieuse de ces deux Puissances, qui le tiraillent toutes les deux en sens contraire : mais combien de temps la prudence Angloise, combien de temps la pétulance Françoise,

permettront-elles encore que ce foible royaume conserve le système salutaire de neutralité ?

Le Portugal avoit un moyen très-noble de se placer dans une indépendance parfaite, de se faire rechercher, au lieu de se laisser menacer, de se faire respecter, au lieu de se laisser insulter, dépouiller, déshonorer. C'étoit de porter dès le commencement des hostilités son armée sur le plus grand pied de guerre, de mettre ses places les plus essentielles en bon état, de lever ses milices, et de former une petite marine pour la défense de ses ports, des embouchures de deux ou trois de ses principales rivières et de ses côtes les plus abordables. Cinquante mille hommes bien disciplinés, dont un sixième de cavalerie, soutenus par le même nombre de milices,

sont plus que suffisans pour la défense méthodique de ce royaume.

Cet établissement militaire n'excède ni sa population, ni son revenu ; car il y a bien des dépenses inutiles qu'un Roi, ou Régent, sage, peut et doit retrancher. Qu'il considère seulement autour de lui et dans sa Cour ce qu'il peut réformer sur son superflu, sans diminuer sa dignité ; il trouvera dans cette épargne de quoi augmenter et entretenir son armée. Par exemple à quoi servent plus de 4,000 mulets qu'il entretient pour l'usage de sa Cour et de ses domestiques ? Cette dépense de luxe ajoute-t-elle à la grandeur de sa dignité ? En réformant 3,000 de ces vilains animaux, et les distribuant pour le train de son artillerie et des équipages de son armée, il lui resteroit sur cette économie de

quoi former et entretenir 2,000 hommes de cavalerie. Tous les officiers de sa maison désireroient qu'il réformât leurs tables, en les remplaçant par un supplément d'appointemens, etc. etc.

Ces économies et beaucoup d'autres, dont ce Prince pourroit et devroit donner l'exemple, exciteroient le zèle patriotique d'une nation fière et généreuse. Dès qu'il auroit représenté énergiquement à son peuple qu'il s'agit du salut de l'état, de l'honneur national, enfin de l'existence du Portugal comme nation, la Noblesse offriroit de grand cœur ses personnes et ses biens ; le peuple viendroit volontairement se ranger sous la bannière de ses nobles, qui, en se relevant, lui retraceroit son ancienne gloire ; le Clergé offriroit ses biens, et y ajouteroit ses exhortations et ses prié-

res. Toute la nation s'électriseroit, reprendroit sa dignité, béniroit, environneroit, soutiendroit le Prince courageux, qui lui donneroit une nouvelle vie. L'histoire de tous les temps ne prouve que trop que si le Souverain ne soutient pas par sa propre force son peuple, le peuple détruit le souverain. C'est ce que l'Abbé de Vertot a peint par un mot malheureusement sublime et vrai—*Les héros fondent les empires, les lâches les perdent.*

Il ne faut au Régent de Portugal que de la volonté et une décision ferme, pour se tirer de la dangereuse crise où il se trouve. Dans l'état présent de foiblesse et d'impuissance auquel il s'est laissé réduire, sa neutralité dépend de l'intérêt, ou du caprice de la Cour des Thuilleries d'un côté, ou de celle de l'Angleterre de l'autre.

Il n'a pas le choix d'un allié, il est au premier occupant.

Si c'est la France qui se résout à l'entraîner dans sa guerre contre l'Angleterre, un Ambassadeur brutal et insolent, soutenu d'une cinquantaine de spadassins de sa suite, lui dictera grossièrement des lois qu'il exécutera en tremblant, et la canaille de sa capitale écrouera ses fers. Alors, vaisseaux, matelots, soldats, bijoux, or, argent, trésors des églises, propriétés des nobles et du clergé, toutes les dernières ressources de son malheureux royaume, seront employées contre ses anciens alliés, à qui, sans doute, sa position maritime causera beaucoup de dommage, mais qui s'en vengera cruellement par la destruction de ses colonies. Que deviendra le Portugal sans le Brésil? Une des moindres provin-

ces de la presqu'île de l'Ibérie, qui elle-même sera une des provinces de l'empire François. Cette alliance entraînera nécessairement la ruine, la dépopulation du Portugal, et par suite l'extinction du titre de Roi.

L'Angleterre a beaucoup de raisons pour permettre la durée de la neutralité du Portugal, et pour ne pas chercher à s'embarrasser de son alliance. Le Portugal est hors d'état de faire la guerre ; si l'Angleterre lui fait rompre sa neutralité, tout le poids de sa défense tombe sur elle seule, elle est obligée de la défendre avec sa propre armée. Un subside raisonnable suffiroit certainement, si le Gouvernement Portugais avoit une armée ; si de lui-même il avoit fait préliminairement des dispositions de défense, s'il représentoit le sys-

tème militaire d'une puissance du second ordre: mais dans l'état de nullité où ce Gouvernement laisse sa nation à une époque où les plus grands efforts sont nécessaires pour la sauver, l'Angleterre doit plutôt craindre que désirer de se lier à une puissance aussi foible, qui n'offriroit que des obstacles aux efforts qu'on voudroit faire en sa faveur. L'Angleterre se trouveroit engagée dans une guerre de terre fort douteuse, ne pouvant compter que sur ses propres soldats et sur ses propres moyens d'armement et de subsistance. Ce genre de guerre, qui ne produiroit pas une diversion suffisante pour occuper les forces de son ennemi qui la menacent ailleurs, lui coûteroit des sommes énormes, qu'elle peut employer plus utilement dans sa guerre navale plus glorieuse et plus lucrative.

On ne défend point une nation malgré elle ; il faut qu'elle s'aide elle-même ; si elle n'est pas le premier agent de la guerre qui se fait dans son propre pays, elle montre une haine égale aux amis et aux ennemis, et elle ne fait qu'embarrasser ses défenseurs, qui finissent par succomber avec elle, ou abandonner la partie. Le salut du Portugal est en lui-même. L'énergie du Gouvernement peut seule le sauver de sa ruine prête à éclater. Il en est responsable à sa nation, à l'Europe entière. L'exemple de l'esclavage de l'Espagne, les avanies qu'il a essuyées lui-même auroient dû suffire pour l'engager à faire tous ses efforts pour se mettre sur un pied respectable.

Certainement, si sur un terrain circonscrit, hérissé de difficultés naturelles,

couvert de places fortes, le Régent de Portugal pouvoit présenter un front de 50,000 hommes de sa propre armée, l'une des deux puissances rivales ne l'abreuveroit pas d'avanies et de menaces, l'autre ne redouteroit pas de se lier avec elle; toutes les deux rechercheroient son alliance, et il pourroit choisir, parce que sa force soutiendroit sa dignité.

Sans doute pour arriver à ce point, il faut des réformes, des sacrifices, de l'économie. Hé bien! un prince peut-il être scandalisé qu'on exige de lui des vertus, de l'énergie? Si on lui proposoit de se sacrifier lui-même, il pourroit balancer. Il n'y a plus de *Codrus!* mais ici il ne s'agit que de légers sacrifices pour sauver son existence royale et nationale.

C'est pour ce Prince qu'est écrite

cette préface, qu'il ne lira peut-être pas : elle feroit frissonner, elle exalteroit son âme, qui est pure et vertueuse. Qu'il se débarrasse courageusement de ses foibles entours, qu'il s'écarte pendant quelque temps de sa Cour dangereuse, qu'il réduise son conseil de réforme à deux ou trois Ministres fermes, et à deux ou trois Généraux nationaux ou étrangers, habiles et courageux ; qu'il monte à cheval ; qu'il visite ses frontières ; qu'il se montre à ses troupes ; qu'il augmente la paye de ses officiers et de ses soldats, et bientôt il aura une armée de 50,000 hommes et un état de guerre respectable.

C'est le vœu de sa nation ; il ne trouvera pas en elle de résistance à ses plans ; il n'en trouvera que dans des vils courtisans, des politiques égoïstes, qui le sacri-

fient à leurs vues particulières, à leurs opinions intéressées, à leur propre lâcheté, et qui lui tourneroient le dos pour se plier à un nouvel ordre de choses, lorsque son trône seroit renversé, et le nom Portugais effacé d'entre les nations de l'Europe.

Telle a été la conduite des cinq Gouverneurs lors de l'invasion de Philippe II. Telle a été celle d'une partie des courtisans pendant la guerre *d'acclamation.*

On présente ici le tableau de six années de cette guerre, depuis 1661 jusqu'en 1668, tiré de la vie du célèbre Maréchal de Schomberg. Les faits en sont curieux, et présentent une leçon très-instructive, tant pour le Souverain que pour les Généraux, qui pourroient commander ses armées, si par des circonstances très-faciles à prévoir, le Portugal étoit engagé;

tôt ou tard, dans la guerre actuelle. Le Souverain y verra tout le danger et le désavantage de ne pas donner plein-pouvoir et carte blanche à son Général en Chef, national ou étranger, quand il est bien choisi. Les Généraux verront qu'ils ne doivent pas s'engager à commander l'armée Portugaise, si on ne leur accorde pas plein-pouvoir et carte blanche. Si Schomberg n'avoit pas eu à lutter contre l'intrigue, les préjugés, l'orgueil, les mauvaises institutions militaires, la jalousie que les Portugais portent à l'extrême contre les étrangers, et l'ignorance, il eût terminé en deux ou trois campagnes, qu'il eût rendues décisives, une guerre, qui a pensé être funeste malgré ses sublimes talens, par l'opposition constante qu'il rencontroit dans l'exécution de ses plans les plus sages et les plus utiles. On tuoit son génie à

coups de conseils de guerre, et il ne réussissoit que lorsque se révoltant contre leur absurdité, il n'agissoit que d'après lui-même.

Cette guerre, soumise à l'ancienne tactique, n'étoit pas si dangereuse que les guerres actuelles. Quel que soit le Général que les Portugais choisiront pour sauver leur patrie, la nation doit lui accorder une confiance entière, et laisser à son génie tout son essor. Il a assez d'obstacles à vaincre dans la nouvelle tactique, dans l'audace et la supériorité du nombre de ses ennemis extérieurs. Il deviendroit trop foible, s'il avoit à combattre en même temps les préjugés, l'orgueil, la mauvaise foi, en colonne derrière lui. Viriatus et Sertorius avoient carte blanche, et ont battu les Romains à la tête des Lusitaniens peu aguerris. Le Roi Jean I. étoit

maître de ses troupes, et a vaincu les Castillans bien supérieurs et réunis aux nombreux mécontens du Portugal.

Cinquante mille Portugais, commandés par un bon Général, maître de ses mouvemens, n'ont rien à craindre d'une armée supérieure du double, et leur dépense doit être finalement payée par le pays ennemi. C'étoit le système de Schomberg; il en a démontré la possibilité, et les obstacles ne sont venus que des Portugais eux-mêmes.

Dès que le Portugal aura un état militaire respectable, ce qui dépend uniquement de la volonté du Régent, il aura tels alliés qu'il voudra. En ce cas son choix ne peut pas être douteux, s'il se trouve forcé par les circonstances à abandonner

son système de neutralité, plutôt que de le payer par un subside honteux.

Du côté de la France, l'esclavage, la ruine de ses colonies, la famine, et enfin la dissolution de sa Monarchie. Du côté de l'Angleterre, la garantie de ses colonies et de son commerce, l'abondance des moyens de subsistance, des secours pécuniaires, le salut de son existence nationale, et la régénération de sa gloire.

Prince Régent, Grands du Royaume, Clergé, Peuples du Portugal, choisissez !

EXTRAIT

EXTRAIT DE LA VIE
DU
COMTE DE SCHOMBERG.

ÉCRITE EN ALLEMAND PAR HAGNER.

2 Vol. in 8vo. Manheim, 1789.

QUATRIEME CHAPITRE.

Schomberg en Portugal. 1660, 1668.

PREMIERE SECTION.

Son Arrivée.—Occupations.—Chagrins.—Général de trois Rois, depuis 1660 *jusqu'à la fin de* 1662.

LA Paix des Pyrénées qui sembloit devoir enchaîner pour long-temps l'activité de Schomberg, lui ouvrit plutôt une nouvelle carrière, où il ne rencontra ni au-dessus de lui, ni contre lui, un Turenne.

Le Portugal, après avoir gémi pendant soixante ans dans l'esclavage de l'Espagne, avoit secoué le joug. En 1640, une quarantaine de gentilshommes conjurés avoient assassiné le Ministre d'Etat Vasconcelos dans le palais royal de Lisbonne, avoient jeté son corps par la fenêtre, et avoient proclamé Roi le Duc de Bragance sous le nom de Jean IV, en renvoyant

en Espagne la Duchesse douairière de Mantoue, Gouvernante du Portugal pour le Roi d'Espagne.

Philippe IV, ayant sur les bras les Hollandois, les François et les rebelles de Catalogne, fût forcé de laisser ce nouveau Roi presque tranquille, tant qu'il vécut. Après sa mort en 1657, une armée Espagnole de 20,000 hommes, sous les ordres de Don Francisco de Tutavilla, Duc de St. Germain, entra en Portugal, prit sans grande résistance Olivença et Mouraon, et l'année suivante investit Elvas. Dans un heureux moment d'enthousiasme patriotique les Portugais avoient réussi à délivrer cette place, à battre les Espagnols à Villa Viciosa, et s'étoient donné une année de repos.

Le Roi d'Espagne, délivré en partie de ses embarras, résolut de donner le coup de grâce au trône chancelant de Portugal, en y envoyant son fils naturel Don Juan

d'Autriche à la tête d'une partie de son armée aguerrie, qu'il retira des Pays-Bas. Sur ce trône étoit assis Alphonse VI, jeune prince d'une éducation très-négligée, sans argent, sans soldats, sans alliés, et sans un bon Ministre; heureusement cependant encore sous la tutèle de sa mère, princesse très-prudente.

Don Juan d'Acosta, Comte de Soure, avoit été envoyé Ambassadeur en France pour solliciter une cours de 4,000 hommes d'infanterie et 1,000 de cavalerie. A peine débarqué au Havre de Grâce, il reçut l'accablante nouvelle de la suspension d'armes arrêtée entre la France et l'Espagne. On lui notifia en même temps qu'il ne pouvoit venir à Paris qu'incognito, et qu'on ne lui accorderoit ni Général, ni troupes Françoises. Le Cardinal Mazarin donna pour excuse que si la paix se faisoit, les Portugais ne pourroient que se méfier d'un officier François, pendant que les Espagnols auroient lieu de douter de sa bonne

foi, il lui fit cependant proposer deux étrangers, et le renvoya pour le choix au Maréchal de Turenne.

Le Comte de Soure conclut d'abord un engagement avec Lord Inchiquin, Général Irlandois. Ce Lord partit aussitôt pour le Portugal, fût pris en route par des corsaires Barbaresques, et fut mené à Alger. Après avoir obtenu sa liberté, il parvint à Lisbonne, où il s'arrêta peu de temps, et retourna en Angleterre. Le second Général recommandé au Comte de Soure par le Maréchal de Turenne, fut le Comte de Schomberg, qui, par son zèle infatigable, son sang-froid imperturbable dans les plus grands dangers, sa modération dans les succès, son caractère ouvert, et sa politesse, étoit généralement aimé et estimé.

Sa capitulation fut signée le 24 Août 1660, sous le titre de Mestre de Camp Général de l'Alemtejo, avec 12,000 cruza-

des de traitement, deux mille pour sa table, et quatre mille pour ses deux fils Frédéric et Menhard. On lui promit qu'en cas de mort ou de retraite du Gouverneur de l'Alemtejo, il auroit le commandement des armées.

La conséquence de la nomination d'un Général de cette réputation fut qu'un grand nombre d'officiers François et de vieux cavaliers, que la paix laissoit sans occupation, s'offrirent pour le service de Portugal. Schomberg choisit les plus habiles pour former un régiment qui devoit servir de modèle aux troupes Portugaises.

En automne Schomberg alla sur ses terres en Allemagne pour faire ses adieux à sa femme et ranger ses affaires. De Geisenheim sur le Rhin, il se rendit en Hollande et de là en Angleterre. Il avoit connu à la Haye le Roi Charles II, et avoit vécu en société avec lui à Paris. Il profita de cette connoissance pour assurer au Por-

tugal l'appui de l'Angleterre. Ce Roi donna à Schomberg, qui avoit frété un bâtiment pour Lisbonne, une frégate pour l'escorter, et lui accorda le titre de Baron de Thetford.

Schomberg jeta l'ancre aux Dunes pour embarquer quatre-vingts officiers et 400 cavaliers qui l'attendoient dans le voisinage. De là il se rendit vers la fin d'Octobre devant le Havre, où le Comte de Soure se rendit à bord avec quelques centaines d'officiers François et de cavaliers réformés.

Tous ces préparatifs n'avoient pu avoir lieu assez secrètement pour que le Comte de Fuensaldagne, Ambassadeur d'Espagne, n'en eût pas connoissance. Il en avoit fait les plaintes les plus sérieuses à la Cour de France, qui, pour témoigner son mécontentement, cassa le régiment de dragons de Schomberg, et lui supprima les gages de sa compagnie des gendarmes

Ecossois. Le Cardinal Mazarin accorda même à cet Ambassadeur de faire arrêter ce Général partout où il pourroit le trouver. Etant averti, il ne descendit point à terre, il leva l'ancre le 1er. Novembre et arriva le 13 du même mois à Lisbonne.

En arrivant dans cette capitale, il fut reçu par les Grands avec les plus vifs applaudissemens ; transporté dans un carosse du Roi à Aveira, et traité pendant trois jours avec magnificence. Il eut une audience publique du Roi et de la Reine régente, et toutes les rues furent remplies du peuple qui voyoit avec joie dans ce Général son libérateur.

Ses cavaliers furent montés sur le champ et passés en revue à la grande admiration des Portugais. Schomberg passa le reste de l'année à la Cour pour connoître les chefs de la nation. A la fin de Janvier 1661, il quitta Lisbonne pour aller visiter les places de l'Alemtejo.

Le Comte d'Atouguia, Gouverneur de cette province, étoit un homme rempli de probité, de désintéressement et de bravoure personnelle, mais aussi ignorant dans l'art militaire que tous les autres. Il alla recevoir le Général à deux lieues d'Elvas à la tête de toute sa garnison et de 6 pièces de canon de campagne. Schomberg prit sur toute la partie militaire les éclaircissemens les plus grands, sans montrer aucun étonnement de tout ce qui lui parut nouveau ou choquant ; et il donna ses conseils avec autant de modestie et d'adresse, que s'il ne s'étoit jamais occupé que du Portugal.

Quand il eut fait l'inspection de toutes les places, il fit son rapport à la Régente, et lui proposa de mettre sur le champ en état de défense Estremoz, Serpa, Monsarras et Evora. Non-seulement ce projet fut goûté, mais les Portugais dans le premier mouvement de leur zèle allèrent plus loin. Schomberg avoit avancé

que la grande ville d'Evora seroit suffisamment à l'abri d'un coup de main, en couvrant, pour épargner le temps et la dépense, le couvent de St. Antoine de cinq bastions. Mais le conseil de guerre résolut d'envelopper toute la ville d'une fortification. Ce grand ouvrage fut commencé, mais, comme Schomberg l'avoit prévu, il ne fut jamais achevé.

Dans le mois de Mars il se rendit sur les frontières pour visiter le cours de la Guadiance (A), ses places et ses positions. Il prit son quartier-général à Elvas comme le lieu le plus commode pour observer les mouvemens des Espagnols. Les Portugais se flattoient que les Espagnols ne se mettroient point en campagne cette année, parce que les chaleurs étoient déjà très-fortes. Mais tout d'un coup la nouvelle leur vint que Don Juan d'Autriche étoit arrivé le 24 Mai à Zaffra, où il avoit passé en revue son infanterie et sa cavalerie à

Truxillo, et que son artillerie et ses approvisionnemens étoient dans le meilleur état.

Effectivement l'armée Espagnole employée contre le Portugal n'avoit jamais été en si bon ordre qu'au commencement de cette campagne. La valeur très-connue de Don Juan étoit encore excitée par un nouvel aiguillon, l'espoir de gouverner lui-même le Portugal qu'il espéroit conquérir, avec le titre de Roi, dépendant de la Couronne d'Espagne.

Il déboucha le 15 Juin de Badajoz, avec quinze bataillons, à peu près 10,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux, fit reconnoître la place de Campomayor, rasa dans sa marche quelques retranchemens que les Portugais avoient construits sur les hauteurs, prit le fort de Ouguela dans le voisinage de Campomayor, et investit Arronchez.

Cette petite ville, contenant à peu

près 300 habitans, dont toute la fortification consistoit en une ancienne muraille et un vieux château, capitula au premier coup de canon, et fut destinée par Don Juan pour sa place d'armes.

Don Juan y laissa son infanterie occupée à fortifier la place, et se montra avec 4,000 hommes de cavalerie devant Estremos, avec le projet d'attirer en campagne la garnison Portugaise. Comme il ne put y parvenir, il alla à Vieros, somma cette place, et s'en empara en la faisant attaquer par un escadron démonté, et fit tailler en pièces les habitans. Il ne put pas attaquer le château, n'ayant ni infanterie ni canon. Il mit le feu à cette petite ville, ou plutôt bourg, ainsi qu'à tous les hameaux et fermes des environs, et il se retira après cette course dévastatrice.

Sur l'information de la marche de l'ennemi, les généraux Portugais étoient sortis d'Elvas, et arrivèrent à Estremos le

même jour que Don Juan parut devant Arronchés. Ils apprirent bientôt que la place étoit perdue, et que les Espagnols la fortifioient ; ils tinrent conseil de guerre. Schomberg proposa de se camper sur la Caya entre Arronchés et Campomayor. Il démontra au Comte d'Atouguia que cette position gêneroit beaucoup les convois des Espagnols, et que s'ils vouloient la couvrir, ils risqueroient de perdre Arronchés avant qu'il fût suffisamment fortifié. Personne dans le conseil ne proposa une seule objection contre cet avis ; mais au lieu de le suivre, on se sépara, après avoir arrêté qu'on enverroit un courrier à la Reine pour lui apprendre que la campagne étoit ouverte.

Cette irrésolution fit perdre le temps et l'occasion d'occuper cette position importante. Toute l'armée murmuroit de ce qu'on ne vouloit pas suivre les conseils d'un Général qu'on avoit fait venir de si loin. Tout le monde reprochoit cette

faute au Comte d'Atouguia ; la Reine elle-même fut si convaincue qu'elle le rappela avant la fin de la campagne, et il ne négligea rien depuis pour chercher à se venger de l'étranger.

Cependant, après des oppositions souvent réitérées, Schomberg parvint à rassembler à Estremos l'armée, montant à environ 13,000 hommes, et à se mettre en marche vers Arronchés le 28 Juillet. Les Portugais n'étoient plus qu'à deux lieues de cette place, lorsqu'ils reçurent la nouvelle que l'ennemi se retiroit. Il passa effectivement la petite rivière de Gevora, et partagea son armée dans ses quartiers de rafraîchissement. Cependant Arronchés resta en son pouvoir, et quoique les fortifications ne fussent pas achevées, on la jugea en trop bon état pour rien entreprendre, et il ne s'y passa que quelques escarmouches contre la garnison.

Après avoir passé deux jours dans

les environs de cette place, les Portugais établirent leur camp entre Elvas et Badajoz. Il ne s'y passa rien d'important. Il n'y eut qu'un petit combat devant les portes de cette ville, où Schomberg en personne chassa les Espagnols jusqu'à leurs ponts, et où un Lieutenant-Général de cette nation perdit la vie.

Dès que la nouvelle fut confirmée que Don Juan avoit pris ses quartiers d'été, les troupes Portugaises, vers le milieu du mois d'Août, furent partagées dans les villes qu'on vouloit fortifier. Quelque courte qu'eut été cette campagne, l'excessive chaleur la rendit très-pénible, et on perdit beaucoup de soldats par les maladies.

Avant la séparation de l'armée, on célébra par des réjouissances militaires les fiançailles entre le Roi d'Angleterre et l'Infante de Portugal. Par un traité signé le 23 Juin, l'Angleterre s'engageoit à fournir 3,000 hommes de pied et 1,000 ca-

valiers, et à envoyer incessamment huit frégates sur les côtes de ce royaume pour sa protection.

Schomberg avoit droit à la reconnoissance pour ce traité, dont il avoit jeté les fondemens pendant son séjour à Londres. Ce Général étoit aussi habile politique que bon militaire. Les campagnes suivantes furent bien plus vives, grâce aux réformes qu'il fit dans l'armée, ce qui mérite quelques remarques sur l'ancien état militaire des Portugais.

Jusqu'alors l'usage étoit que les Quartiers-Maîtres de chaque corps particulier, quand ils savoient à peu près où l'armée devoit camper, alloient choisir la place la plus commode pour leurs corps. Ils marquoient leur camp, où ils trouvoient un village, des maisons, des fontaines, un ruisseau, sans s'embarrasser s'ils étoient assez près les uns des autres, s'ils pou-

voient se soutenir, ou non. Le lendemain les escadrons et bataillons s'avançoient sur une place d'assemblée où se trouvoit le Quartier-Maître-Général, qui distribuoit aux Adjudans de la cavalerie et de l'infanterie l'ordre de marche du jour. Comme l'avant-garde devoit naturellement occuper les meilleures places, les Quartiers-Maîtres étoient continuellement en dispute, parce que le rang de chaque corps n'étoit pas suffisamment réglé. La plus grande partie du jour se passoit en représentations, et les troupes ne se mettoient en marche que dans la plus grande chaleur de la journée. (B)

Pour remédier à cet abus, et pour assurer l'armée contre l'attaque de l'ennemi, Schomberg apprit aux Portugais à camper en ordre de bataille. Cette nouveauté les contraria beaucoup, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à leur marquer la place des bataillons, et même l'intervalle des compagnies.

Leur étonnement fut encore plus grand quand ils virent qu'il les faisoit marcher dans le même ordre qu'il les faisoit camper; quand ils virent qu'un jour les deux lignes du camp formoient deux colonnes par le flanc droit, le lendemain marchoient dans le même ordre par le flanc gauche. Ce fut là le seul changement qu'il leur fit observer, excepté dans quelques occasions extraordinaires qui n'admettoient pas cette manœuvre. Enfin ils comprirent la sûreté de cette méthode, trouvèrent qu'elle faisoit cesser beaucoup d'inconvéniens, et témoignèrent leur satisfaction d'une ordonnance dont ils avoient murmuré d'abord.

Ils étoient aussi ignorans dans l'art de la fortification que dans celui de marcher et de camper ; quelques anecdotes en donneront la preuve. Avant l'arrivée de Schomberg, on avoit résolu de fortifier Lisbonne et ses faubourgs. Leur meilleur ingénieur avoit tracé sur le papier

un plan de 27 à 28 bastions, sans s'embarrasser, si les uns seroient sur une montagne, les autres dans une vallée, d'autres à moitié sur le penchant d'une montagne, à moitié dans un ravin. Tout étoit régulièrement dessiné, le plan admiré, l'ouvrage entamé, lorsque les ris de mépris des étrangers firent renoncer à ce projet. Pour terminer l'histoire de cette campagne de 1661, on fit des réjouissances à Madrid et à Lisbonne sur son heureux succès, quoique excepté l'occupation d'Arronchés, il n'y eut rien de part et d'autre, ni perdu, ni gagné.

Schomberg passa deux mois à la Cour. La Reine, qui jugeoit bien que jusqu'alors, il avoit eu les mains liées, le flatta de l'espoir de commander en chef pendant la campagne suivante; mais la cabale qui divisoit la Cour entre son fils et elle, ne lui permit pas de réaliser cette promesse.

Il retourna à la fin de Novembre à la

frontière, hâta les fortifications d'Evora, Jurumenha et Estremoz, visita les garnisons, et s'appliqua d'arrêter la désertion des étrangers aux Espagnols. Il fit même fusiller un des officiers qu'il avoit amené, dont il surprit la correspondance avec Don Juan.

Au commencement de l'année 1662, étoit arrivé à Estremoz, pour remplacer le Comte d'Antouguia, le Marquis de Marialva, nouveau Gouverneur, qui de temps en temps, par le conseil de Schomberg, envoyoit des partis à la guerre. Un d'eux, le 23 Janvier, repoussa avec perte la garnison d'Arronchés, qui étoit sortie à sa rencontre ; un autre, quinze jours après, enleva un convoi destiné pour cette place.

Dans les premiers jours d'Avril, Schomberg attaqua un plus grand convoi composé de 150 chariots, escorté par dix escadrons et quelqu'infanterie. Il dispersa l'escorte, pilla le convoi, et fit sauter les chariots de poudre.

Enfin Don Juan parut en campagne, et le nouveau Gouverneur, Marialva, brûla du désir de défendre sa patrie. Contre l'avis de Schomberg, il marcha au devant de l'ennemi avec son armée forte de 2,500 cavaliers et 6,400 fantassins. Avant que les Portugais l'eussent prévu, l'armée Espagnole se présenta devant eux près d'Elvas, forte de 5,000 chevaux et 9,000 hommes d'infanterie, et ce qui étoit encore plus inattendu, c'est que les Portugais crurent cette armée forte de 20,000 hommes.

Alors on crut nécessaire d'assembler le conseil de guerre. Mais comme on ne pouvoit pas s'accorder dans les opinions, et que les Espagnols approchoient toujours, Marialva fut forcé de se retirer avec la plus grande précipitation, et les Portugais ne furent sauvés d'une défaite entière que par la nonchalance des Espagnols.

Schomberg ne s'étoit pas engagé dans

cette bagarre ; il étoit resté dans Elvas, ne voulant plus se mêler de rien. Mais lorsque Marialva lui fit savoir sa retraite, il accourut sur le champ à ses côtés, et rétablit l'ordre parmi les Portugais effrayés et en confusion, pour au moins mettre leur armée en sûreté.

Pour le bonheur de cette armée, Don Juan ne s'étoit pas occupé d'elle ; et très-persuadé qu'il ne trouveroit aucune résistance, il continuoit sa marche vers Lisbonne, comme il l'annonçoit à son armée. Les maisons, les villages, les petites villes qui se trouvoient sur sa route furent incendiés. Il fit pendre les commandans des petits châteaux qui voulurent résister, les traitant, disoit-il, non comme des ennemis, mais comme des rebelles.

Marialva et la plupart des généraux furent d'avis de se poster à Villa Viciosa. Schomberg conseilloit de couvrir Estremoz, où se trouvoient tous les approvi-

sionnemens de l'armée, et qu'on pouvoit regarder comme la clef de Lisbonne. Il y dirigea en effet l'armée de sa propre autorité, y prit un camp avantageux, y établit des batteries, et se couvrit du côté de la plaine d'un abattis d'oliviers. Il n'eut pas plus de seize heures pour faire ces dispositions ; le même soir Don Juan vint camper à une portée de canon des Portugais. Le lendemain il s'approcha encore davantage, et fit jouer contre eux une batterie de 10 pièces. La plupart des boulets passoient au-dessus du camp, et tomboient dans la ville.

Pendant que Schomberg s'occupoit de la sûreté du camp, les généraux Portugais tinrent conseil, et décidèrent de se retirer sur Elvas. Schomberg s'opiniâtra à maintenir sa position. Il apprit alors que quelques-uns des principaux officiers cachoient leur argenterie et ce qu'ils avoient de précieux dans les couvens d'Estremoz, et que d'autres envoyoient leur

bagage à Evora. Pour que cet acte de poltronnerie n'influât pas sur l'esprit des troupes, il laissa passer ce convoi mystérieux, et il le fit piller par ses propres soldats.

Le lendemain il y eut quelques escarmouches. Schomberg, avec trois cents hommes de son régiment et deux escadrons Portugais, culbuta l'avant-garde Espagnole. Etant entré à la poursuite des fuyards dans le camp ennemi, et y ayant reconnu les dispositions d'une attaque sur son camp pour la nuit suivante, il fit abattre une grande quantité d'oliviers qui étoient encore sur pied entre les deux armées, et il ordonna de mettre le feu à cet abattis dès que l'ennemi approcheroit, pour mieux tirer sur lui à la lueur de ce bois, qui est très-combustible.

Ces dispositions d'une défensive vigoureuse furent le salut d'Estremoz. Elle entraîna aussi dans le conseil des généraux

ennemis une division dans les opinions. Don Juan insistoit sur l'attaque du camp ; le Duc de St. Germain déclaroit cette entreprise trop hasardeuse, et proposoit le siége de Jurumenha, qui fut résolu à la pluralité des voix.

Cette ville située sur une hauteur sur le bord de la Guadiana, que les Portugais avoient commencé à fortifier depuis la perte d'Olivença, étoit pourvue d'une garnison de 2,000 hommes d'infanterie d'élite, de 100 chevaux, et de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége. Il paroissoit donc n'y avoir pas un grand danger pour cette place ; d'ailleurs, l'armée par les différens renforts qu'elle avoit reçus montoit à 15,000 hommes. Schomberg conseilla d'aller assiéger Albuquerque, dont la conquête couvriroit la perte de Jurumenha, si cette place étoit prise.

Mais l'esprit de contradiction des généraux Portugais rejeta cette diversion,

et décida d'aller délivrer Jurumenha, dans la persuasion que dès que les Espagnols verroient l'armée, ils leveroient le siége. Schomberg reçut ordre d'y conduire promptement l'armée, mais de bien prendre garde de se laisser engager dans aucun combat avec l'ennemi. Il suivit cet ordre, mais les Espagnols ne se laissèrent point tromper par ce mouvement. Les Portugais, après avoir passé quatre jours spectateurs du siége, furent obligés de se retirer à six lieues, à Villa-Viciosa. L'ennemi, encouragé par cette manœuvre timide, tomba sur l'arrière-garde Portugaise, culbuta quatre escadrons que Schomberg vint dégager avec six autres, et repoussa les assaillans jusque dans leurs lignes.

La conséquence de cette malheureuse tentative fut que Jurumenha se rendit le 9 Juin sans s'être défendue. Après quelques autres faits de guerre peu importans, les deux armées rentrèrent dans leurs quar-

tiers d'été. Mais Schomberg, qui se désoloit d'être inutile, à moins qu'il n'eût à redresser les sottises des généraux Portugais, se rendit à la Cour, et sollicita sa démission.

Il s'y étoit passé depuis peu une grande révolution. La Reine mère et Régente avoit résolu de faire Roi son fils cadet, Don Pédro, et peut-être de donner à l'aîné une couronne de Moine.* L'événement fut tout à fait contraire. Son fils aîné Alphonse fut déclaré majeur, sa mère fut forcée de lui rendre la tutèle et le gouvernement avec les solennités accoutumées,

---

* Cette opinion de l'auteur me paroît très-hasardée, et je ne la garantis pas. Cependant elle est très-naturelle, et d'accord avec la profonde politique et le grand caractère de la Reine mère. On fut obligé d'en venir à cette extrémité par la démence constatée d'Alphonse VI, après bien des calamités que ce coup d'état nécessaire eut sauvées, s'il eut été réellement tenté et exécuté par cette grande Reine.— *Note du Traducteur.*

de paroître le faire de son plein gré, et de se retirer dans un couvent.

Ce même Comte d'Atouguia, auquel la Reine, sur les plaintes de Schomberg, avoit ôté le gouvernement de l'Alemtejo, fut un des principaux moteurs de cette révolution, et parvint par ce moyen à devenir un des principaux membres du Gouvernement du jeune Roi. Les représentations de Schomberg sur l'ignorance, l'irrésolution, et l'entêtement des généraux Portugais, lui firent, comme de raison, beaucoup d'ennemis qui se rallièrent contre lui au parti de la jeune Cour.

Un des officiers François qu'il avoit amené, et qu'il avoit nommé Lieutenant-Colonel de son propre régiment, et traité avec beaucoup d'amitié, fit le projet de se faire donner le commandement des troupes étrangères en Portugal, s'il pouvoit éloigner son Général. Il employa toutes les ressources de l'éloquence pour entraîner

Schomberg dans son projet d'abandonner une nation, qu'il ne pouvoit ni secourir, ni conseiller. Il en vint jusqu'à lui protester, que pour son compte il étoit résolu de retourner en France, dût-il même s'embarquer tout seul. Mais en même temps il flattoit les Portugais sur leurs grands talens militaires, et admiroit leur patience sur le mécontentement outre mesure de ce Général étranger.

Toutes ces circonstances réunies firent que la demande de Schomberg fut acceptée par le Roi sans beaucoup de difficultés. Il vendit son bagage, renvoya une partie de ses domestiques, fit embarquer les chevaux qu'il vouloit emmener avec lui, et étoit sur le point d'aller lui-même à bord le 9 Octobre si le vent étoit favorable. Plusieurs circonstances inattendues dérangèrent sa résolution, pour le bonheur du Portugal, comme la suite l'a prouvé.

Lisbonne jouissoit alors d'un institut

admirable, quoique peu connu. Les anciens Rois, pour arrêter la corruption des mœurs, avoient créé un collége de vingt-quatre hommes de la bourgeoisie, qui jouissoient des droits de la noblesse, et de plusieurs priviléges considérables. Pour parvenir à cet honneur, le candidat devoit être non-seulement lui-même de mœurs irréprochables, mais être aussi fils et petit-fils d'hommes sans reproche. Le plus ancien de cette chambre portoit le titre du Juge du Peuple, *Jues do Povo*; il étoit censeur et tribun, et il avoit le droit de porter directement au Roi les représentations du peuple.

Le propre jour de l'embarquement de Schomberg, ce Juge du Peuple se rendit au palais avec son greffier, pour prier le Roi, de la part de tous ses fidèles sujets, de ne pas laisser partir ce Général; il ajouta, qu'il n'y avoit que des ennemis de la patrie, qui eussent pu lui conseiller de consentir à cet éloignement, dont la ruine

du Portugal seroit la conséquence. Après cette courte remontrance, il ordonna à son greffier d'insérer cet acte dans son registre. Le Roi, frappé de cette remontrance inattendue, répondit qu'on la prendroit en recommandation.

Le même soir Colbert du Terron, Intendant de la Rochelle, entra dans le port de Lisbonne, avec une lettre du Roi de France, qu'il remit aussitôt en mains propres à Schomberg. Elle contenoit l'invitation de prendre patience en Portugal, en l'assurant que les services qu'il y rendroit auroient leur récompense ailleurs.

Un autre motif important se présenta d'un autre côté. Le Roi d'Angleterre avoit enfin fait partir les troupes auxiliaires qu'il avoit promises, sous les ordres de ce même Lord Inchiquin. Elles débarquèrent dans le mois de Juillet, et consistoient en deux régimens d'infanterie chacun de 1,200 hommes, et 600 hommes de

cavalerie. Lord Inchiquin, qui ne pouvoit pas supporter les Portugais, demanda son rappel, et l'obtint. Les troupes restèrent en Portugal commandées par son frère, mais sous les ordres de Schomberg, que le Roi d'Angleterre nomma Général en Chef des troupes Angloises, et propriétaire de deux régimens, un d'infanterie, l'autre de cavalerie.

Schomberg se vit donc en même temps Général en Chef de trois Rois. Il pouvoit compter sur des secours d'argent de la France, qui avoit levé le masque contre l'Espagne, et s'étoit liée de nouveau avec le Portugal. Il parvint avec ce secours à contenter les officiers étrangers mécontens du service de Portugal, n'étant pas payés. Sa vengeance contre son Lieutenant-Colonel qui avoit joué un rôle double, fut digne de lui. Il tira de son régiment François deux compagnies, et en y joignant trois autres, il en fit un régiment particulier, dont il le nomma Colonel.

DEUXIEME SECTION.

Victoire sur les Espagnols à Estremoz.— Reprise d'Evora. — Schomberg, Grand de Portugal, sous le Titre de Comte de Mertola.—Seconde Victoire plus complète à Villa-Viciosa. De 1663 *à la fin de* 1665.

EN Mars 1663, Schomberg fut si dangereusement malade à Lisbonne, qu'il eut besoin de tout Avril et le commencement de Mai pour se remettre. D'Ablancourt attribue sa maladie au poison ; mais deux ans de séjour en Portugal, et tous les chagrins qu'il y avoit essuyés suffisoient pour déranger la santé d'un honnête homme.

Il sembloit alors plus favorisé du Comte de Castelmelhor, premier Ministre, et cependant on nomma un nouveau Gouverneur de l'Alemtejo, le Comte de Villaflor, précisément lorsque Schomberg étoit le plus d'accord avec le Marquis de Ma-

rialva. Ce nouveau désagrément l'auroit certainement engagé à quitter le Portugal, s'il n'avoit pas été retenu par les ordres précis des Rois de France et d'Angleterre. Le premier Ministre lui fit des excuses, et lui dit pour l'apaiser que l'honneur national exigeoit que l'armée Portugaise eût un Portugais pour Généralissime, mais qu'il auroit pour instruction de suivre dans toutes les occasions les conseils de Schomberg. On lui accorda en même temps la nomination illimitée de tous les emplois, dans les régimens étrangers.

Dès le mois de Mai, Don Juan ouvrit la campagne avec 16,000 hommes, et les Portugais, déduction faite des garnisons, n'en purent rassembler que 5 à 6,000. Les Espagnols, comme les années précédentes, ne trouvèrent au commencement presque aucun obstacle, et parurent le 14 devant Evora. Cette ville étoit à la vérité mal fortifiée, mais elle avoit une garnison de 3 à 4,000 hommes de troupes réglées, et

au moins autant de bourgeois aguerris; on faisoit monter sa force à 7,000 hommes de pied et 700 chevaux.

Les Portugais comptoient qu'Evora tiendroit au moins un mois. Au lieu de la dégager par une diversion, la Cour ordonna, et la nation voulut qu'on allât livrer bataille. Schomberg ne fut pas d'avis qu'on mit au hazard le salut du royaume. Cependant comme Villaflor lui opposa les ordres réitérés de Lisbonne et l'avis de tous les Généraux, il fût forcé d'y consentir.

L'armée Portugaise, renforcée de quelques milices, et bien résolue à la bataille, se mit en marche pour Evora: mais dès le second jour elle reçut la triste nouvelle de la reddition de cette place. Schomberg, qui menoit l'avant-garde, la reçut le premier, et fit halte pour en faire part à Villaflor. Celui-ci parut bientôt à cheval, en bas de soie, avec un habit de moire

verte brodé en or et en argent, une ceinture verte, et les cheveux retroussés à la Portugaise, en un mot, en habit de ville. Savez-vous, lui dit Schomberg, qu'Evora est pris ?—Bon, répondit le Généralissime, il ne nous reste plus qu'à combattre l'ennemi, et il galopa en avant.

Il s'arrêta cependant à quelques pas de là, pour tenir conseil derrière une chapelle. Il est remarquable que sur dix-huit membres qui le composoient, un seul vota encore pour la bataille. Schomberg proposa de se retirer vers les montagnes pour observer les mouvemens de l'ennemi, et, pour la première fois, obtint un consentement général. Comme cette décision du conseil de guerre étoit en contradiction avec les ordres de la Cour, tous les membres furent obligés de signer la dépêche du Généralissime. Cela occasionna une contestation qui dura tout le jour et une partie de la nuit, parce que tous les Grands, même un Comte de Sabugal, qui n'étoit à

l'armée que comme volontaire, prétendirent signer avant Schomberg.

Pour comprendre comment les mêmes personnes avoient pu, en si peu de temps, décider le contraire de leur première opinion, il faut savoir qu'en Portugal, c'est un mérite d'avoir souvent voté dans un conseil de guerre. L'irrésolution dans ces assemblées est donc le chemin le plus facile pour parvenir à cet honneur. Les certificats de présence à des conseils de guerre, qu'ils nomment *cartidons*, servent aux Portugais, auprès de la Cour, de titres pour obtenir des ordres ou des commanderies.

Cependant la nouvelle de la prise d'Evora avoit produit à Lisbonne une rébellion complète. La populace prétendit que le Roi se mit à sa tête, et la conduisit lui-même à l'ennemi; elle pilla les maisons de quelques favoris, et égorgea quiconque voulut s'y opposer. Don Juan cependant

fut si enchanté de sa conquête, qu'il se regarda déjà comme maître de tout le royaume. Il avoit conçu un tel mépris pour la nation Portugaise, qu'il ne jugea pas les officiers de cette garnison dignes d'être prisonniers de guerre, et qu'il leur permit d'aller où ils voudroient.

Quoique le premier conseil de Schomberg, en prenant la position d'observation, ne parut pas tendre à une bataille, il y conduisit avant qu'on s'en fût douté.

Schomberg avoit appris que Don Juan avoit détaché sa cavalerie du côté d'Alcazar ; il conseilla au Comte de Villaflor de la couper de l'armée, en se plaçant entre deux ; mais un long conseil de guerre qu'il fallut tenir avant de se déterminer retarda la marche, et donna à cette cavalerie le temps de rejoindre son camp, avant que les Portugais fussent arrivés à une lieue d'Evora. Alors, comme ils voulurent se retirer, Don Juan regardant ce

mouvement comme une marque de terreur, les poursuivit, et fit dresser une batterie qui canonna toute la nuit leur camp. Villaflor accusa publiquement Schomberg d'avoir mal à propos mis l'armée dans cet embarras. Il résulta de ces clameurs que dans la même nuit plus de 1,500 hommes de milice désertèrent, et se retirèrent chez eux. Toute la ressource du Généralissime fut d'assembler le conseil de guerre, et d'envoyer courriers sur courriers à la Cour. Schomberg fit faire pendant la nuit un mouvement, par lequel il tira l'armée de l'atteinte des boulets, et lui donna une position plus avantageuse en cas d'attaque.

Les deux armées ennemies marchèrent pendant les premiers jours de Juin l'une à côté de l'autre, se canonnant toujours. Don Juan, après avoir laissé une garnison suffisante dans Evora, s'approcha de la frontière d'Espagne. Son dessein étoit de se joindre à un renfort de 4,000 hommes qui lui venoit d'Arronchés, et

après cette jonction de continuer ses conquêtes. Le plan des Portugais étoit d'empêcher cette réunion. Ils envoyèrent leurs équipages à Estremoz, au lieu que Don Juan étoit embarrassé des siens. Par une marche forcée, qui fit périr plusieurs soldats de soif et de chaleur, l'armée Portugaise parvint avant les Espagnols à la petite rivière de Tora, et le lendemain, au soir, 7 Juin, les deux armées se trouvèrent en présence.

Comme on pouvoit prévoir une bataille inévitable, la cavalerie Angloise, avec quelque cavalerie Portugaise, eut ordre d'aller chasser rapidement quelques bataillons ennemis d'une hauteur, dont les Portugais vouloient profiter. Non-seulement elle remplit son but, mais elle poursuivit les Espagnols jusque dans la plaine de l'autre côté, où elle se vit bientôt engagée dans un combat inégal contre toute la cavalerie Espagnole, qui après avoir mis les équipages en sûreté sur une colline éloignée

d'environ une lieue, vint rejoindre son infanterie.

Par cette attaque, aussi vigoureuse qu'inattendue, l'ennemi fut tellement mis en confusion, que vraisemblablement Don Juan eut essuyé dès ce jour la défaite qui n'eut lieu que le lendemain, si on eut poursuivi cet avantage. En effet, Schomberg se pressa d'accourir avec sa cavalerie, mais il reçut l'ordre le plus absolu de Villaflor de se retirer. Pour cette fois il obéit au caprice de son supérieur ; mais bientôt après il prit sur lui d'agir d'après ses propres lumières. Les Portugais occupèrent le poste qu'ils avoient pris ; les Espagnols se retirèrent sur deux hauteurs; le lendemain, 8 Juin, ils mirent en bataille leur cavalerie dans une plaine entre ces deux collines, derrière lesquelles leur infanterie se mit en lignes.

Jusqu'à trois heures après midi on se canonna, et il y eut quelques escar-

mouches sans aucun avantage de part ni d'autre. Alors on remarqua que le feu des Espagnols devenoit plus foible; il avoit d'abord été de huit pièces, et il étoit diminué de moitié. On en conclut qu'ils se retiroient secrètement derrière les collines, et on tint conseil de guerre. D'une part on avoit l'ordre du Roi et du Comte de Castelmelhor de profiter de la première occasion de donner bataille. On la laissoit échapper, et elle ne se retrouveroit plus, si on laissoit à Don Juan le temps d'être joint par le renfort qui se pressoit d'arriver. D'autre part, les Espagnols avoient l'avantage d'une position toute ouverte, et étoient supérieurs aux Portugais de plus de moitié en cavalerie.

Don Juan étoit si persuadé de l'avantage de sa position, que même après la bataille il écrivit au Roi son père que son infanterie, placée sur les deux hauteurs, y étoit aussi en sûreté que dans la citadelle de Milan; qu'il avoit presque honte d'a-

voir pris d'aussi grandes précautions, et que les Portugais ne pouvoient y parvenir qu'en grimpant comme des chats. Quoique ce Prince, pour sa propre excuse, ait un peu exagéré les difficultés vaincues par l'ennemi, ces hauteurs étoient assez escarpées pour donner à penser aux généraux Portugais et partager leurs opinions.

Schomberg étoit sorti du conseil de guerre avant qu'il fut terminé, pour aller reconnoître les mouvemens de l'ennemi, et comment et par où il pourroit les attaquer. Il se vit tout d'un coup environné par ceux qui désiroient la bataille. Le principal d'entre eux fut Simon de Vasconcelos, frère du Ministre, qui lui représentoit avec la plus grande vivacité l'ordre du Roi. Schomberg profita de cet empressement, et la bataille fut résolue en l'absence du Généralissime et de son parti.

Pendant que la cavalerie se mettoit en bataille, Schomberg envoya donner avis

de sa résolution à Villaflor, qui, sans parler, donna un signe de consentement, comme on le donne à une chose qu'on ne peut pas empêcher. Ce signe de tête très-douteux, est la seule part que cette Excellence ait eu à cette victoire, pour laquelle les écrivains ont élevé sa réputation au-dessus de celle d'Alexandre et de César.

Une heure avant le coucher du soleil la cavalerie entama le combat. Le Colonel Duncan, à la tête du régiment Anglois et de trois compagnies Françoises, engagea l'attaque contre la fleur de la cavalerie Espagnole, composée des gardes de Don Juan et du Duc de St. Germain. C'étoit un corps d'élite dont plusieurs simples cavaliers avoient servi comme officiers dans les Pays-Bas ; ils attendoient le choc derrière un fossé profond. Sans tirer un coup de pistolet, le Colonel Duncan franchit le fossé malgré un feu très-vif, enfonça cette ligne qui s'enfuit entre les intervalles de sa réserve. Duncan tomba sans relâche sur

la seconde ligne, et la culbuta pareillement ; mais comme il ne fut pas secouru à temps par la cavalerie Portugaise, et comme les trois compagnies Françoises firent halte derrière un petit mur pour se rallier, les Espagnols revinrent sur eux avec des troupes fraîches, et les forcèrent à repasser le fossé.*

Pendant que les Anglois se remettoient en ordre, la cavalerie Espagnole s'étoit ralliée pareillement. Son Général remarqua que Schomberg, pour égaler son front à celui des Espagnols, avoit placé des pelotons de mousquetaires dans les intervalles de la première ligne de sa cavalerie Portugaise. Il tomba sur ces pelotons d'infanterie, les dispersa, et sépara cette cavalerie en désordre. Il étoit alors grand temps que les Anglois rentrassent en ac-

---

* L'action du Colonel Duncan et de la cavalerie Angloise est héroïque. On y reconnoît les vainqueurs de Maida.—*Note du Traducteur.*

tion. Duncan, joint par quelques escadrons, se jeta au devant de cette cavalerie victorieuse malgré sa grande supériorité, et soutint assez long-temps ses attaques réitérées pour donner le temps à l'infanterie de décider la bataille. Cet intrépide Colonel et la plupart de ses officiers furent tués, et il n'en revint pas un qui ne fut blessé.

Pendant ce combat de cavalerie, l'infanterie Portugaise s'avançoit en bataille contre les deux hauteurs. Les deux régimens Anglois étoient à l'aile gauche de l'armée, opposés à un corps d'infanterie Espagnole qu'on regardoit comme invincible. Une batterie leur tira plus de cent boulets; mais heureusement l'artillerie Espagnole étoit si mal servie, qu'ils ne perdirent que trois ou quatre hommes. Schomberg, qui avoit le plus grand intérêt au gain d'une bataille qu'il avoit provoquée, étoit présent partout pour donner sur le champ les ordres nécessaires, et animer tout le monde.

Lorsqu'il arriva à son aile gauche, il remarqua avec joie l'intrépidité avec laquelle ses compatriotes (il appeloit ainsi les Anglois, parce que sa mère étoit Angloise) faisoient face à l'ennemi. Il leur dit que dans l'éloignement la batterie ennemie leur étoit plus nuisible, et sous ce prétexte il fit avancer son régiment commandé par le Lieutenant-Colonel Hunt, jusqu'à des masures qui le couvroient du feu de la mousqueterie. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande précision et presque sans perte, malgré le grand feu des Espagnols, qui fut sans effet à cause de sa précipitation. Lorsque les Anglois eurent gagné cette position, ils trouvèrent qu'elle ne couvroit pas la moitié de leur régiment, dont trois compagnies furent obligées d'aller se rejoindre au second régiment Anglois. Cette circonstance augmenta l'impatience du soldat ; être si près de l'ennemi sans remuer, servant de but à leurs coups leur paroissoit insupportable. Ils vouloient être menés en avant. Le

Commandant, qui avoit le mot de Schomberg, attisoit leur impatience sous prétexte d'attendre un ordre positif. Enfin, après leur avoir défendu sous peine de la vie de tirer un seul coup de fusil, il les mena au travers du feu et de la fumée.

A peine eurent-ils atteint le haut de la montagne que les trois rangs de l'avant-garde firent feu de si près et si juste, que cette salve fut annoncée par les cris affreux des Espagnols surpris, effrayés, blessés, ou mourans. Une même salve de l'arrière-garde, qui suivoit de très-près, acheva de mettre l'ennemi en désordre. Les Anglois s'avancèrent à grands cris, les armes basses, mirent les Espagnols en fuite, les poursuivirent assez loin. Les quatre pièces de canon, les riches équipages de Don Juan, et jusqu'aux préparatifs de son souper tombèrent dans leurs mains, et ils alloient s'occuper de ce pillage lorsque leur Général leur donna encore une autre occupation.

Quelque content qu'il fût de la conduite héroïque de son régiment, il leur reprocha cependant d'avoir poursuivi l'ennemi trop loin, et de ne penser qu'au pillage, pendant que leurs camarades étoient encore en danger d'être taillés en pièces par la cavalerie Espagnole, et il les fit marcher au secours du second régiment Anglois qui étoit dans une position très-périlleuse.

Ce régiment, après la séparation du premier, avoit attaqué un gros corps d'infanterie posté derrière des murs le long de la colline. Quoique la montée ne fut pas aussi escarpée, elle étoit cependant très-difficile, parce que le terrain étoit parsemé de pierres. Cependant cette difficulté fut surmontée, et les Espagnols mis en fuite à la première salve. Mais au moment où les Anglois se mirent à la poursuite, la cavalerie ennemie s'avança contre eux. Le Colonel Pearson eut à peine le temps

de rassembler son régiment, et de le former en triangle.

Dans cet ordre ils repoussèrent les efforts de quatre escadrons de cuirassiers ; mais ceux-ci réitéroient si souvent et avec tant de furie leur attaque, que le régiment eût succombé sans l'arrivée du régiment de Schomberg. Les Espagnols s'enfuirent, laissant le terrain couvert d'un grand nombre d'hommes et de chevaux dont les Anglois s'étoient fait un rempart.

Pendant ce temps sept régimens d'infanterie Portugaise, soutenus par cinq escadrons, avoient attaqué et fait plier l'infanterie Espagnole postée sur l'autre colline, dont la position n'étoit pas aussi forte. La batterie de quatre pièces qu'ils y prirent fut tournée contre la cavalerie qui tenoit encore, et joua contre elle jusqu'à ce que, à l'exemple de l'infanterie, elle fut obligée d'abandonner le champ de bataille.

Alors la victoire fut complète, et il ne restoit plus qu'à ordonner, ou défendre la poursuite. Schomberg considérant la fatigue de l'armée, l'approche de la nuit, et la déroute totale de l'ennemi, prit le parti d'envoyer, par un de ses aides-de-camp, ordre au Colonel de son régiment de faire halte, et d'attendre son arrivée. Pour récompenser la bonne conduite de ce régiment, il se mit à sa tête pour rentrer dans le camp ; et malgré la fatigue de cette rude journée, il passa une partie de la nuit avec eux à s'entretenir des particularités de la bataille.

Un écrivain Anglois donne une relation de la conduite du Généralissime Portugais pendant la bataille, qu'on pourroit regarder comme un conte fait à plaisir, si elle n'étoit pas trop détaillée pour être de pure invention. Schomberg n'en parle pas. Ce Généralissime s'étoit posté avec sa garde sur la hauteur qu'on avoit prise la veille, d'où il pouvoit embrasser tout le point de vue de la bataille.

Dès qu'il vit les Anglois de l'aile gauche s'avancer vers la colline escarpée, sans tirer de loin, comme c'étoit la méthode des Portugais, il crut qu'ils alloient se rendre aux Espagnols. Désespéré de leur trahison, il vomit mille imprécations, prenant le ciel à témoin qu'il n'avoit aucune part à la position qu'on avoit donnée dans l'ordre de bataille à cette troupe suspecte, et qui facilitoit sa trahison. Il jura qu'il prouveroit à toute la nation, qu'il étoit innocent de la téméraire résolution d'exposer le sort du royaume au hasard d'une bataille décisive.

Parmi les témoins de ces protestations solennelles, étoit le Chapelain de ce régiment Anglois, nommé Cargill. Quoiqu'il entendit parfaitement ces imprécations contre ses compatriotes, il ne savoit pas assez le Portugais pour répondre au Comte de Villaflor. Il trouva à sa suite quelqu'un avec qui il put s'expliquer en Latin. Il fit dire à Son Excellence que les An-

glois étoient incapables d'aucune bassesse, et que leur manœuvre avoit certainement un objet très-important. Pendant cette dispute on entendit les deux salves Angloises. Elles parurent trop fortes au Généralissime pour une aussi petite troupe. Confirmé dans son erreur, il dit que c'étoient des salves de réjouissance que les Espagnols et les Anglois faisoient ensemble en honneur de leur réunion.

Sur cette nouvelle sottise le Chapelain perdit patience, et se mit au galop pour joindre son régiment ; il rencontra en route Schomberg lui-même, qui le renvoya avec la nouvelle du dépostement des Espagnols. A son arrivée, Villaflor, dans son premier mouvement de surprise, s'écria, *Aquelles Herejes sam methores que os nossos santos.* " En vérité, ces Hérétiques valent mieux que nos saints."

On parle diversement du nombre des

morts dans cette bataille. D'Ablancourt ne compte que deux mille hommes en tout, amis et ennemis. Le rédacteur des mémoires Anglois fait monter la perte des Espagnols seuls à 4,000 hommes, y compris les fuyards qui tombèrent entre les mains des paysans qui ne leur faisoient aucun quartier. Mais l'extrême avantage que cette victoire valut aux Portugais fut, 1° 5 à 6,000 prisonniers de guerre, parmi lesquels 2,500 blessés, et plus de 100 officiers de rang ; 2° la délivrance des prisonniers Portugais gardés dans Evora ; 3° la capture de toute l'artillerie et le bagage ; plus de 6,000 mulets, 2,000 bœufs, la caisse militaire, et la chancellerie de Don Juan.

La perte des Portugais, excepté les officiers du régiment Anglois qui avoit enlevé l'étendard royal dans la troisième charge des gardes de Don Juan, fut très-médiocre quant aux étrangers. Les nationaux eurent 1,000 hommes tués et 500

blessés. Le frère du Ministre fut au nombre des derniers, ainsi que le fils aîné de Schomberg, qui reçut un coup de sabre au visage.

Comme dans cette bataille, connue dans l'histoire sous les trois noms d'Amexial, d'Estremoz, ou del Canal, l'armée Portugaise étoit composée de trois nations, chacune s'en attribua l'honneur particulier. En combinant ensemble les diverses relations, on reconnoît que l'infanterie Angloise à la gauche, l'infanterie Portugaise à la droite, la cavalerie Angloise et la Françoise au centre, ont eu une part égale à l'honneur de la journée.

Dans les papiers de la chancellerie, on trouva plusieurs exemplaires d'un mémoire très-détaillé de l'armée destinée à la conquête du Portugal, de son artillerie, de ses approvisionnemens. Don Juan l'avoit fait imprimer au commencement de l'année, et l'avoit fait répandre à Ma-

drid pour faire parade de ses grands préparatifs. La Cour de Portugal fit écrire au bas de ce mémoire avec la signature d'un Secrétaire d'Etat — *Soldé et acquitté après la défaite de Don Juan d'Autriche, près d'Estremoz, le* 8 *Juin*, 1662. On découvrit aussi dans ces papiers qu'un officier François, prisonnier de Don Juan, avoit été renvoyé avec la commission d'engager Schomberg d'accepter pour pension, sa vie durant, le traitement qu'il avoit en Portugal pendant la guerre, sans être obligé d'entrer au service d'Espagne, ni d'y résider.

On accorda huit jours de repos à l'armée, et on s'occupa plus à Lisbonne de réjouissances que de projets pour profiter de cette victoire. Cependant le Marquis de Marialva avec des troupes, ainsi que beaucoup de fidalgues comme volontaires, vinrent joindre l'armée, qui se mit en marche le 14, pour assiéger Evora. Schomberg eut le chagrin de voir les

troupes Angloises refuser de marcher; elles avoient une plus forte solde que les autres troupes, mais elles n'étoient pas payées aussi régulièrement. Elles étoient composées en plus grande partie des vieux soldats de Cromwell, qui, après sa mort, avoient oublié toute subordination sous le Gouvernement du Parlement. Cependant cette mutinerie fut appaisée, en arrêtant quelques officiers, et faisant pendre un caporal chef de la révolte.

Le 17, Schomberg reconnut la place, ordonna les attaques, et, le 18, la tranchée fut ouverte. Il trouva là une nouvelle occasion d'exercer sa patience. Les Portugais n'avoient aucune connoissance des travaux d'un siége, et même un Italien, que la Cour payoit depuis plusieurs années sous le titre d'Ingénieur, peut-être parce qu'il savoit passablement dessiner, donna la première preuve de son talent pratique à l'ouverture de la tranchée, en faisant jeter la terre du côté des assiégeans.

Il fallut que Schomberg vint réparer cette sottise.

Le 20, les assiégés firent une sortie, mais ils furent vigoureusement repoussés par les Portugais. Le 21, deux batteries commencèrent à jouer contre la ville. La même nuit on prit le fort St. Antoine, et le couvent de ce nom, à environ 50 pas de la ville. Le 22, on établit une troisième batterie. Le 23, le Commandant capitula avec le Comte de Villaflor, qui ne s'étoit jamais montré à la tranchée, qui accorda à la garnison sa sortie avec armes et bagages, et quatre pièces de canon, et une escorte pour être conduite jusqu'à Arronchés, où étoient Don Juan d'Autriche et le Duc de St. Germain. Schomberg s'opposa à cette capitulation prématurée de son Général en Chef, parce que Don Juan n'avoit pas été aussi doux en prenant Evora; il fit cesser la suspension d'armes, et continua les attaques. Le lendemain le Gouverneur fut obligé de se

rendre à des conditions plus dures. On n'accorda la retraite libre qu'à ce Gouverneur et aux officiers supérieurs ; la garnison, composée de 3,000 hommes d'infanterie et 700 de cavalerie, resta prisonnière de guerre pendant trois mois.

Le Généralissime, dans son chagrin de voir le siége continué, s'étoit renfermé dans sa tente ; il parut alors pour se donner l'honneur de cette capitulation, et pour s'approprier ce qu'il y avoit de meilleur dans le butin du bagage de la garnison. Mais ce fut le dernier acte de son autorité. Le jour de la reddition d'Evora, il reçut son rappel de la Cour, pour rendre compte de sa conduite pendant la campagne.

Pendant la marche de la garnison, Schomberg reconnut beaucoup d'Allemands, vieux soldats Impériaux. Il projeta d'en former un régiment aguerri. Dès le même jour 5 à 600 se laissèrent

engager pour quatre crusades par tête, et l'Adjudant-Général, Clairan, fut nommé Colonel de ce régiment d'élite.

Ce fut alors seulement que Schomberg obtint le Gouvernement militaire en chef de l'Alemtejo. Pour éviter les disputes de rang avec les Portugais, le Roi lui donna le titre de Comte de Mertola et Grand de Portugal. Comme la grande maîtrise des trois ordres de Chevalerie est la seule source des grâces ou des récompenses que le Roi peut accorder, la religion de Schomberg s'opposa à ce que ce Monarque auroit pu faire pour lui ; on ne pût joindre à ses titres qu'une pension sur la cassette royale de 102,864 rais, à peu près 314 florins d'Allemagne. Elle devoit être doublée à la paix ; et si elle ne l'a pas été, comme on n'en trouve aucune trace, elle prouve le prodigieux épuisement des finances du Portugal.

Il ne se passa rien le reste de cette

année que quelques escarmouches ; on s'occupa de mettre en meilleur état les places qu'on jugea devoir tenir. Schomberg, après avoir été renforcé d'un régiment venu de France, se rendit à la Cour à la fin de Novembre. Au lieu de s'occuper à ôter aux Espagnols l'espoir et les moyens de tenter de nouveau la conquête du Portugal, on tomba dans une insouciance qui devoit donner de nouveaux chagrins à Schomberg. Il parvint cependant, malgré beaucoup d'intrigues et de cabales, à ce que l'argent du subside de la France seroit employé à l'entretien du corps François, sans pouvoir être détourné. Ce corps étoit composé du régiment de cavalerie de Schomberg, de six compagnies très-fortes du régiment de Chauvet, de trois compagnies Françoises et deux Catalanes, d'un vieux régiment François de 1,100 hommes, du régiment Allemand de Clairan, de la compagnie des gardes de Schomberg, et du régiment nouvellement arrivé de France, qui fut partagé en deux

régimens de 300 hommes chacun, sous les noms de Maret et de Briquemaut.

L'année 1664 étoit déjà fort avancée, lorsqu'enfin du côté du Portugal on se décida à entrer en Campagne. Schomberg, en qualité de Gouverneur de l'Alemtejo, devoit être Généralissime ; mais pour satisfaire l'orgueil national, on mit encore au-dessus de lui le Marquis de Marialva, sous le titre de Capitaine-Général, et immédiatement sous lui Gil-Vaz-Lobo, comme Mestre de Camp, comme en observation entre deux Portugais.

On eut beaucoup de peine à rassembler les troupes, qui se mirent en marche le 10 Juin. On campa sur les bords de la Caya, on tint conseil de guerre, et on résolut d'assiéger Valença d'Alcantara, pour arriver ensuite devant la ville d'Alcantara, dont c'étoit la route. Vers le minuit, pendant que Schomberg dormoit tranquillement dans sa tente, dressée sur

une petite colline, il y arriva quelques balles. Un parti de 30 cavaliers ennemis s'étoit postés sur une hauteur à l'autre bord de la Caya pour faire ce coup. Schomberg monta bien vite à cheval, et par la mousqueterie de ses gardes fit disparoître cette troupe, qui n'en vouloit qu'à sa personne. Le lendemain l'armée passa la rivière, et marcha sur Valença.

Cette ville, située sur un rocher, n'est pas une fortification régulière, c'est plutôt un château de montagne, fortifié à l'ancienne manière. On s'étoit flatté pendant ce siége de tirer quelques vivres des places situées sur le Tage ; mais on ne trouva aucune ressource, et la plupart des Généraux représentant dans le conseil de guerre que la place étoit plus forte et la garnison plus nombreuse qu'on ne l'avoit cru, s'opposèrent à l'avis de Schomberg d'entreprendre le siége. Schomberg et Marialva avancèrent de leur propre bourse la somme nécessaire pour se procurer pour dix jours

de vivres, plutôt que de débuter par une retraite honteuse. La conséquence de leur fermeté fut qu'au bout de cinq jours, la place demanda à capituler ; mais les conférences se rompirent, parce que les Portugais s'opiniâtrèrent à ce que la garnison fût prisonnière de guerre.

Alors le Comte de Marsin, Mestre de Camp Général de Don Juan, vint paroître à une portée de canon du camp des Portugais, et y passa deux jours sans faire aucune attaque. Il se contenta dans sa retraite d'évacuer Arronchés, et d'en démolir les fortifications, dont la construction avoit coûté tant de peine à Don Juan. Ce secours manqué engagea les assiégés à capituler une seconde fois ; mais les Portugais s'opiniâtrèrent à leurs premières conditions, d'autant plus qu'ils avoient fait une seconde brèche.

On résolut l'assaut. Les Anglois devoient attaquer par la droite, les Portugais

par la gauche. Les premiers emportèrent la brèche avec tant d'impétuosité, qu'un enseigne Anglois fut pris avec son drapeau et 550 soldats, dans une des rues de la ville. Les Portugais restèrent en arrière, et les Anglois, faute de diversion, furent accablés, et repoussés avec perte de 200 hommes. Cet assaut manqué retarda de quatre jours la reddition de la place; et comme le pain manquoit depuis deux jours dans l'armée, on fut obligé d'accorder enfin aux Espagnols ce qu'on avoit si imprudemment refusé, la sortie libre de la garnison avec les honneurs de la guerre, le 24 Juin.

L'absence des troupes du Beira, qui se trouvoient dans la province de l'Alemtejo sous les ordres du Marquis de Marialva, engagea les Espagnols, commandés par le Duc d'Ossone, à assiéger Castel Rodrigo. Ce château de montagne, plus fort par la nature que par l'art, n'ayant que 250 hommes de garnison, fut investi

par 8,000 hommes, et battu avec 9 pièces de canon. Ainsi il y avoit peu d'espoir qu'il pût tenir long-temps.

Un descendant du fameux navigateur Maghallens (Magellan), qui commandoit dans ce canton, rassembla à Almada 4,000 fantassins et 600 cavaliers, avec deux petites pièces de campagne, et se hâta de marcher au secours de la place, dont il étoit à six lieues. Ses soldats, par esprit d'imitation, avoient pris les manteaux des paysannes pour se faire des bonnets rouges et bleus, semblables à ceux que portoient les Anglois. Ayant marché toute la nuit, ils débouchèrent à la pointe du jour entre les assiégeans et la place. Cette subite apparition produisit une telle terreur panique sur les Espagnols, qu'ils s'enfuirent abandonnant leur canon et leur bagage, en criant, *ce sont les Anglois*. Les Portugais n'eurent que 20 hommes tués et 6 blessés, et firent 1,700 prisonniers.

Au reste, de part ni d'autre on n'entreprit rien de considérable. La jalousie entre Don Juan et le Comte de Marsin, qui avoit réussi à enlever une partie des quartiers Portugais, paralysa l'activité des Espagnols; la légèreté et l'irrésolution du premier Ministre, Comte de Castelmelhor, dérangea tous les projets que proposa Schomberg pour mettre à profit cette heureuse circonstance.

Schomberg fut encore sur le point de résigner sa place, mais les 24 de Lisbonne et le Juge du Peuple s'entremirent de nouveau, et effectuèrent un raccommodement, au moins apparent, entre lui et le Ministre. Ils résolurent ensemble de porter la guerre en Galice pendant la campagne prochaine. Mais la Cour occupée des négociations de mariage entre le Roi et la fille cadette de Charles Amédée de Savoie, Duc de Nemours, appelée Marie de Savoie, ou Mademoiselle d'Aumale, et entre l'Infant Don Pédro, frère cadet

du Roi, et la fille cadette du Duc de Bouillon, oublia presqu'entièrement qu'elle étoit en guerre. Le Marquis de Caracena, qui avoit pris le commandement à la place de Don Juan et du Comte de Marsin, entra en campagne au mois de Juin 1665, assez tard pour une campagne en Portugal, à la tête de 15,000 hommes de pied et 8,000 chevaux. Il n'y avoit encore rien de préparé dans l'Alemtejo pour s'opposer à l'ennemi.

Il n'est pas étonnant que cette campagne, comme les précédentes, eût un début fâcheux pour le Portugal, et que les foibles partis opposés aux premières attaques de l'ennemi, n'eussent d'autre ressource qu'une prompte retraite. Caracena parut le 10 Juin devant Villa-Viciosa, s'empara de la ville sans résistance, et pressa très-vivement le château, qu'heureusement on avoit un peu fortifié, par le conseil de Schomberg. La résistance de cette médiocre citadelle donna cependant

le temps aux Portugais de prendre une meilleure contenance. Le Comte de St. Jean, qui avoit commencé à discipliner ses troupes d'après la méthode Françoise, arriva à la tête des troupes du Beira et du Tras as Montes. La Cour envoya ordre sur ordre d'aller au secours du château, et même de risquer une bataille, s'il n'y avoit pas d'autre moyen de conserver la place. Schomberg, qui connoissoit toutes les positions autour de Villa-Viciosa, jugeant que celle de Montes Claros étoit la plus favorable, ordonna au général de cavalerie, Denys de Mello, d'y envoyer d'avance précipitamment six escadrons de cavalerie, et de poster cent hommes sur une petite hauteur qui dominoit la position, pour éclairer les mouvemens que feroit l'ennemi, dès qu'il apprendroit la marche de l'armée Portugaise. Le 17 de Juin, l'armée, forte de 13,000 hommes de pied, 5,500 chevaux et 10 canons, partit d'Estremoz. Après une marche d'environ quatre lieues, elle fit halte auprès de quel-

ques fontaines, pour rafraîchir les soldats, et attendre l'arrière-garde. Schomberg se porta en avant avec quelques officiers. Comme il vit une troupe à cheval sur cette hauteur de Montes Claros, il dit avec joie aux officiers qui l'entouroient : *A présent nous sommes sûrs d'occuper cette position.*

Dans le même moment il en vit descendre en pleine fuite trente cavaliers, qui lui apprirent que ce qu'il voyoit sur cette hauteur étoit de la cavalerie Espagnole. Il fit appeler le Général de la cavalerie, et lui demanda où se trouvoient les six escadrons qui avoient eu ordre de marcher la nuit dernière. Il répondit, qu'il avoit cru suffisant d'y envoyer trente hommes avec un bon guide. *En effet*, repartit Schomberg, *c'est suffisant pour vous faire trancher la tête, car vous aviez l'ordre par écrit.*

Aussitôt 10 escadrons Espagnols débouchèrent d'un vallon derrière Montes

Claros, 10 autres les suivirent, et, en peu de temps, on vit l'ennemi se former sur deux lignes, qui tenoient tout le front du vallon qui s'étendoit en avant des Portugais. Chaque ligne étoit de 22 escadrons, et la première étoit à une portée de canon de l'aile droite Portugaise.

Schomberg eut à peine le temps de parcourir d'un coup d'œil tout son terrain, de couvrir son flanc droit, qui étoit appuyé à un ravin rempli d'eau, en jetant dans une cour environnée de murailles, d'une maison ruinée, un bataillon Portugais avec deux canons, et de former son armée sur deux lignes. Le Marquis de Caracena avoit pendant cet intervalle formé sa troisième ligne, ce qui obligea Schomberg à prendre le même ordre. Mais il étoit très-inférieur en cavalerie; il fut obligé de mêler quatre bataillons d'infanterie parmi ses escadrons, pour présenter un front égal à celui des Espagnols. Il fit une réserve de quatre escadrons, et en com-

manda deux pour soutenir son infanterie dont son aile gauche étoit entièrement composée, parce que le terrain inégal et coupé de murs et de vignobles l'exigeoit ainsi.

Le combat fût commencé par les Espagnols, avant que la seconde ligne de l'infanterie Portugaise fût entièrement formée. Les Suisses de l'armée Espagnole attaquèrent les Anglois, et le combat fût si violent de part et d'autre pour se disputer l'avantage des murailles qui étoient entre les deux troupes, qu'on en vint aux coups de pierre, d'épées et d'espontons entre les officiers. Le Lieutenant-Colonel Suisse tua Chilton, Lieutenant-Colonel du régiment d'infanterie de Schomberg, et fût tué lui-même par le Major du même corps, qui enfin renversa les Suisses sur la seconde ligne.

Les François et le régiment de Clai-

ran avoient devant eux les vieux régimens Castillans, et perdirent beaucoup de monde et leurs principaux officiers par le feu bien dirigé de ces soldats aguerris. Ils plioient déjà, lorsque Schomberg arriva à leur secours à la tête de deux escadrons de la réserve, et leur conseilla de se faire un rempart des murailles qu'ils avoient devant eux, jusqu'à ce qu'il pût leur envoyer quelques bataillons de renfort.

La cavalerie Portugaise, à l'aile droite, faisoit très-bonne contenance. Schomberg avoit lui-même instruit les piquiers des bataillons mêlés dans ses intervalles, de la manière de présenter leurs piques pour arrêter le choc de la cavalerie ennemie. Cependant après plusieurs tentatives inutiles, l'excellent régiment de Rabata des cuirassiers de l'Empereur, fort de huit escadrons, culbuta cette infanterie, perça jusqu'à la seconde ligne de cavalerie qui ne fit pas grande résistance, et l'auroit

bien plus mal traitée, si le Colonel Rabata n'eut pas été tué, et si ce brave régiment eût été soutenu. (E).

Schomberg qui avoit été forcé de s'arrêter un moment pour changer de cheval, son premier ayant été blessé, arriva dans le moment où ces cuirassiers alloient charger la troisième ligne, où étoient deux escadrons Anglois commandés par son fils aîné le Comte Frédéric de Schomberg. Son père ordonna aux deux régimens de Maré et de Briquemaut, qui étoient à la droite et à la gauche des deux escadrons Anglois, de tomber sur les deux flancs des cuirassiers débandés par leur charge trop vive. Cependant ils se firent encore jour au travers de la troisième ligne et de la réserve, poursuivirent encore quelque temps la seconde ligne Portugaise sur la route d'Estremoz, et faisant un quart de conversion à droite, ils cherchèrent à se rallier à leur infanterie. Plus de 1,000 chevaux de la cavalerie Portugaise dispersée par ce

choc, s'étoient sauvés à plus d'une lieue du champ de bataille, avoient occasionné la fuite des équipages jusqu'à Estremoz, et étoient cause que la nouvelle étoit arrivée à la Cour, que la bataille étoit perdue. Mais ce fut précisément cette charge héroïque du régiment de Rabata, son éloignement et celui des régimens de Chalai et de Fabri qu'il entraîna au travers de la cavalerie Portugaise, qui furent la cause de la perte de la bataille, en privant les Espagnols de 12 excellens escadrons. La première ligne de la cavalerie Espagnole, commandée par le Duc de Parme, en fût si affoiblie, qu'avant que la seconde ligne put arriver à son secours, Schomberg eut le temps de remettre en ordre sa première ligne, en la faisant joindre par quatre bataillons du centre de son infanterie. Les Généraux qui commandoient ce centre, montrèrent beaucoup d'inquiétude de ne pas pouvoir tenir contre l'ennemi, étant si affoiblis. Schomberg les fit assurer qu'il alloit attaquer la cavalerie Espagnole, et

que quand elle seroit battue, l'infanterie ne donneroit pas beaucoup de peine.

Avec ce renfort, après avoir fait avancer sa troisième ligne pour remplacer la seconde, il ordonna l'attaque ; et ce fut le second acte d'une bataille qui avoit déjà duré deux heures.

La cavalerie Espagnole, fort incommodée par quatre pièces de canon, se retira devant ce grand front un peu en arrière pour s'appuyer à son infanterie ; elle rencontra derrière elle un bois d'oliviers qui sépara ses rangs. Schomberg s'en apperçut sur le champ, il renvoya aussitôt les quatre bataillons avec leurs pièces de régimens, rejoindre le gros de son infanterie, poursuivit avec sa cavalerie celle de l'ennemi jusqu'à l'entrée du bois, qu'il tourna par la gauche, et la sépara par cette manœuvre de son infanterie.

Celle-ci, perdant l'appui de sa cava-

lerie, se mit dans le plus grand désordre. Une partie, postée dans les vignobles et derrière les murailles, mit bas les armes ; une partie se jeta dans le parc de Villa-Viciosa, où les Colonels Chauvet et Maynard de Schomberg les poursuivirent, en taillèrent une partie en pièces, et prirent 45 drapeaux. Quatre mille hommes qui s'étoient retirés dans un petit fort que Caracena avoit construit sur la montagne, se rendirent prisonniers sur la défaite de leur armée. 1,500 qu'on avoit laissés à la garde des tranchées de Villa-Viciosa se rétirèrent à Jurumenha, et furent fort harcelés dans leur retraite par la garnison du château. Le Marquis de Caracena s'enfuit par le même chemin avec une partie de sa cavalerie.

L'armée Portugaise étoit si excessivement fatiguée par cinq heures de combat, qu'elle fut hors d'état de poursuivre l'ennemi. Malgré l'acharnement de cette bataille, il n'y périt que 1,500 hommes,

dont un tiers Portugais. Ils y gagnèrent soixante drapeaux, 4 étendards, 2 paires de timballes, 14 canons, 2 mortiers, et beaucoup de prisonniers de distinction, outre Don Diego Correa, Général de la cavalerie. Les Portugais montrèrent dans cette bataille, où on tira très-peu et où dès la première ou la seconde salve on en vint à l'arme blanche, qu'étant bien conduits, ils égaloient toutes les autres nations en valeur personnelle.* Le Marquis de Marialva et le Comte de St. Jean se distinguèrent surtout, à la tête de l'infanterie, par leur courage et leur présence d'esprit. Schomberg se trouva partout où sa présence fut nécessaire. Le Marquis de Noirmoustier, volontaire François, qui fut à ses côtés pendant toute la bataille, raconta une anecdote qui peint son carac-

---

* Cette juste louange donnée à la nation Portugaise est de bon augure, quand elle aura à défendre sa liberté contre le tyran du Continent.—*Note du Traducteur.*

tère. En galopant ils apperçurent une mêlée d'hommes et de chevaux, qui rouloient ensemble du haut d'une colline, Schomberg s'arrêta, et lui dit : *Ne vous semble-t-il pas voir un tableau des batailles de l'antiquité, que dans les tableaux nous regardons plutôt comme des fantaisies de peintres que comme des réalités.* Cette remarque d'artiste dans un moment aussi critique, est une preuve étonnante de sang-froid, la première qualité d'un général. (F)

Le lendemain, 18 Juin, on apporta tous les drapeaux, étendards et espontons des officiers ; on les planta autour de la tente de Schomberg, qui fut réveillé par les cris de victoire, au bruit des tambours, timbales et trompettes ; il sortit de sa tente, et reçut les félicitations de toute l'armée. Au reste, comme à l'ordinaire, on ne profita point de cette victoire. Dans un conseil de guerre qui fut tenu, Schomberg proposa de marcher la même nuit, et

d'aller attendre l'ennemi au passage de la Guadiana. Mais quoique l'armée pût vivre quatre à cinq jours de ce qu'on avoit pris aux Espagnols, sans compter ce qu'on pouvoit trouver en route, son avis fut rejeté, sous prétexte qu'on manquoit de vivres et de transports. Il fut décidé à la pluralité des voix de marcher à Estremoz. Encore la plupart trouvant que c'étoit trop retarder le moment du repos, allèrent, dès le soir même, coucher dans les quartiers d'où ils étoient partis la veille.

Au reste, la saison de la grande chaleur dans laquelle on entroit, ne permit de part et d'autre aucune expédition jusqu'en Octobre. Alors Schomberg, avec 1,500 hommes de cavalerie, qu'il rassembla à Campomayor, fit une course sur les frontières d'Espagne entre Talavera et Merida, pendant que le Marquis de Caracena envoyoit le Duc de Parme, à la tête de 1,800 hommes, en faire une en Portugal. Les deux partis

se rencontrèrent en marche. Le Marquis de Caracena envoya au Prince de Parme sa compagnie des gardes et 800 hommes d'infanterie de renfort, avec l'ordre de se replier. Dans cette retraite Schomberg le rencontra, l'attaqua, lui fit quelques prisonniers, et se retira à Elvas avec 300 chevaux de butin.

Schomberg eut ordre de se rendre à la Cour, où on tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu, sur la proposition du Comte de Prado, Gouverneur des Armes de la Province du Minho, de porter la guerre en Espagne par cette frontière. Les troupes de l'Alemtejo et du Beira devoient s'y rassembler. Mais comme, suivant l'usage du Portugal, le Gouverneur avoit de droit le commandement suprême dans sa province, on ne fit que tenir force conseils de guerre pour le contrecarrer, et on n'exécuta rien. Schomberg et le Comte de St. Jean prirent seulement deux petites places en Galice, mal-

gré tout le monde, même le Généralissime. Le troisième fils de Schomberg, Charles, arrivé de France avec les dernières troupes Françoises, s'y distingua.

Sur la nouvelle que Schomberg étoit absent de l'Alemtejo, Caracena y étoit entré, avoit pris Noudar, et incendié deux petits bourgs. Dès que Schomberg en eut la nouvelle, il accourut avec ses troupes. Caracena évacua la province, et Noudar fut repris en quatre jours. Si on doit juger de l'importance d'une bataille par ses effets plutôt que par la force des deux armées, ou par la quantité du sang répandu, les deux batailles d'Ameixial et de Montes Claros, dont on a vu le récit dans cette section, peuvent être regardées comme très-décisives, puisque dans la suite de cette guerre, les Espagnols n'ont plus eu aucun avantage sur les Portugais. (G)

TROISIEME SECTION.

Prise d'Alguerio de la Puebla, Paymago, San Lucar. Participation de Schomberg à la Déposition du Roi Alphonse VI. Paix avec l'Espagne. Secondes Nôces de la Reine. Retour de Schomberg en France.—De 1666 *à* 1668.

PHILIPPE IV. étoit mort le 17 Septembre, 1665, et le Portugal auroit pu tirer un parti très-avantageux de la division qui régnoit entre les Grands d'Espagne, dont les uns formoient la faction de la Reine veuve régente, les autres celle de Don Juan d'Autriche, fils naturel du Roi; mais, pour le bonheur de l'Espagne, la Cour de Lisbonne étoit de même partagée en deux factions, celle du Roi, et celle de son frère Don Pedro. A ces obstacles se joignirent les aprêts du mariage du Roi, et des propositions de paix de la part de l'Espagne. Schomberg passa l'hiver à Es-

tremoz, et envoya des plans pour la campagne suivante; mais le Ministre n'eut pas le temps, ou la volonté, de les examiner.

Schomberg, éloigné des intrigues, sortit le 8 Janvier, 1666, d'Estremoz pour entrer en Andalousie, et inquiéter les quartiers d'hiver des Espagnols dans le comté de Niebla. Le 22, après avoir marché toute la nuit, il parut à l'improviste devant Algueria de la Puebla, et somma la place. La garnison étoit composée de quatre compagnies de ces braves cuirassiers du régiment de Rabata, et de 700 paysans armés. Elle répondit, qu'elle n'étoit pas placée là pour se rendre.

Ce jour-là Schomberg se contenta de faire bloquer les portes avec sa cavalerie, jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée à minuit. A la pointe du jour il attaqua la ville de deux côtés, et força la garnison de se jeter dans un retranchement autour de

de ce petit siége. Schomberg fut obligé de se réduire à faire une course avec sa cavalerie du côté de Séville ; il prit deux petites places, et enleva deux étendards. Dans une de ces rencontres il battit 300 cuirassiers du régiment de Rougemont, ci-devant Rabata, et brûla une petite place où ils s'étoient retirés.

Cette incursion répandit un tel effroi dans la province, que plusieurs endroits ouverts et plusieurs châteaux lui envoyèrent des contributions, dont il gratifia ses troupes. La nouvelle de la prise de San Lucar, dans une des plus riches provinces de l'Espagne, arriva à Lisbonne, lorsqu'on ignoroit encore que Schomberg se fut mis en campagne. Sa véritable intention avoit été de prouver combien il étoit facile d'agrandir, de ce côté, les frontières du Portugal ; mais loin de lui en savoir gré, le Comte de Castelmelhor lui objecta qu'il étoit contre l'intérêt du Portugal de porter la guerre en Andalousie.

Schomberg eut encore recours à sa patience tant de fois éprouvée ; il fit venir de Mertola des vivres et des munitions, laissa une garnison de 400 hommes d'infanterie et quelque cavalerie dans San Lucar, et se retira le 5 Juin à Estremoz.

Au mois d'Août la nouvelle Reine arriva enfin en Portugal. Schomberg se rendit à la Cour, où il reçut les marques les plus distinguées d'honneur et d'affection, de la part du Duc d'Estrées, Evêque de Laon, oncle à-la-mode de Bretagne de la Reine, du Marquis de Ruvigny, et des autres personnes de sa suite. Après leur départ il passa encore les mois de Septembre et Octobre à Lisbonne. Le Marquis de Caracena profita de son absence pour avoir quelques succès contre les Portugais ; mais ils cessèrent dès que Schomberg revint, en Novembre, dans son commandement.

La Cour étoit alors divisée en trois partis. Le plus fort étoit celui du Roi,

ou plutôt du Ministre. Le second étoit celui de la Reine, qui paroissoit très-mécontente de la façon de vivre des Portugais. Le troisième, et le plus foible, étoit celui de l'Infant Don Pedro, à qui sa mère, lorsqu'elle avoit voulu lui faire passer la couronne, avoit attaché quelques partisans.

Au milieu de ces intrigues on perdoit de vue les préparatifs de guerre. Schomberg, uniquement occupé de l'objet qui l'avoit amené en Portugal, entreprit de son propre mouvement, au commencement de Janvier, un coup de main sur Albuquerque. Il partit, le 7 Mars, d'Estremoz, avec 5,000 hommes d'infanterie et 600 chevaux, pour tâcher de surprendre cette place, ou au moins d'enlever un régiment de cavalerie Espagnole, et un d'infanterie Irlandoise, qui avoient leurs quartiers dans la basse ville. La ville haute, dominée par un petit château, avoit pour garnison quatre compagnies Espagnoles.

On marcha toute la nuit. L'infanterie fut obligée de passer deux rivières avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et cependant réussit à forcer la basse ville au point du jour ; mais la garnison parvint à se retirer dans la haute ville. Schomberg tenta dans le premier moment de confusion, de prendre le château par assaut ; mais cette fois il fut trompé par ses espions. Les murs se trouvèrent plus hauts qu'on ne lui avoit annoncé, les petards ne furent pas apportés assez tôt ; il fallut se contenter du pillage de la basse ville, et se retirer avec perte de 30 à 40 hommes.

Cette expédition manquée, et quelques courses de part et d'autre qui n'avoient pour objet que le pillage, employèrent toute cette campagne de printemps. Cependant aucune époque n'avoit été plus favorable au Portugal. La France, qui étoit sur le point de rompre avec l'Espagne pour la succession de la défunte Reine, avoit conclu le dernier Mars un

traité d'alliance offensif et défensif, pour dix ans avec le Portugal. Mais le premier Ministre, qui s'intéressoit plus à conserver sa place qu'à agrandir le royaume, refusa tout net à Schomberg la permission d'assiéger Jurumenha, et montra, dans toutes les occasions, une jalousie puérile de la réputation qu'il s'étoit acquise en Portugal. (I)

Jusque-là Schomberg étoit resté neutre au milieu des intrigues de la Cour; mais alors il s'y trouva mêlé sans le vouloir, lorsque le mécontentement de la Reine sur la conduite brutale de son mari, et sur le peu de considération que lui montroit le Ministre favori et ses partisans, fut monté au dernier degré. Nous ne décidons pas si Alphonse étoit fou ou imbécile; mais comme aucun historien n'a démenti cette assertion, nous pouvons regarder comme vrai la moitié des récits presque incroyables qu'on a fait sur lui, et cela suffiroit pour le rendre insupportable.

Autant il étoit brutal envers son épouse, autant il étoit despote avec son frère Don Pédro, à qui il ne pouvoit pas pardonner l'affection de sa mère. La Reine ne pouvoit pas s'empêcher de témoigner sa compassion pour ce Prince maltraité; cette compassion éveilloit la jalousie du Roi, et redoubloit sa haine contre son frère. Le Ministre favori se croyoit assez bien dans les bonnes grâces du Roi pour n'être pas obligé de ménager la Reine, ni l'Infant. Encore moins ce fier Ministre se soucioit-il du Confesseur de la Reine, le Père de Ville, qui étoit venu de France avec elle.

La Reine employa ce Jésuite, pour faire savoir à Schomberg qu'elle vouloit s'ouvrir à lui sur ses malheurs ; parce que l'Evêque de Laon, et le Cardinal de Vendome, frère de sa mère, le lui avoient peint comme un homme en qui elle pouvoit prendre une confiance entière en cas de besoin. Le Confesseur et Schomberg s'en-

tendirent très-bien. Il l'instruisit en gros des mauvais procédés dont la Reine avoit à se plaindre de la part de son époux. Il lui confia ce que la pudeur de la Reine ne lui permettoit pas de découvrir ; que non-seulement le Roi étoit réellement impuissant, mais que cette épouse vertueuse étoit dans un danger continuel de commettre un péché mortel sans le vouloir et sans le savoir ; parce qu'il se trouvoit dans sa chambre à coucher, une porte secrète, par laquelle on pouvoit s'introduire dans son lit, et en sortir sans en être apperçu. Le Roi montroit en public la vanité de paroître n'avoir pas assez de la Reine, plutôt que de ne pas pouvoir la satisfaire. Cette prétention jointe à son aversion connue contre son frère, pouvoit avoir donné lieu à l'ouverture de cette porte secrète dans l'alcove de la Reine, tant pour sauver l'honneur de sa virilité, que pour frustrer les espérance de Don Pedro à la couronne.

Schomberg, qui trouvoit que ces

brouilleries de ménage n'avoient aucun rapport avec les objets militaires dont il étoit chargé en Portugal, ne prit pas d'abord ces confidences avec la chaleur dont la Reine et le Jésuite s'étoient flattés. Des témoignages de compassion, des lieux communs de consultation, des assurances générales de services en tout ce qui seroit en sa puissance, et ne contrarieroit pas ce qu'il devoit au Roi; ce fut tout que le Père de Ville rapporta de la première conférence.

La Reine crût qu'on ne lui avoit pas expliqué assez clairement sa position. Elle chercha les occasions de s'expliquer de bouche; mais comme elle pouvoit rarement lui parler sans témoin, elle ouvrit avec lui un commerce de lettres, qui, par une imprudence qu'elle commit, les mit tous les deux dans le plus grand danger. Un second Jésuite, le confesseur de l'Infant Don Pedro, et par conséquent confident de son pénitent, entra dans cette in-

telligence, et il fut résolu que la Reine et Don Pedro agiroient de concert. Les détails du rôle que le Luthérien Schomberg a joué entre ces deux Jésuites seroient très-intéressans, si on les avoit retrouvés.

Schomberg ne vouloit pas encore consentir à entrer dans des entreprises aussi importantes contre un Roi reconnu. Les deux Jésuites épuisèrent toute leur éloquence pour lui prouver qu'en s'y mêlant il n'agiroit pas contre son devoir. Ils lui représentoient que sa capitulation n'avoit pas été conclue avec le Roi actuel, mais avec sa mère la feue Reine régente; que son successeur, Alphonse, ne l'avoit pas ratifiée depuis son accession au trône; qu'on l'avoit appelé de France pour défendre et sauver le Portugal, ce qui ne pouvoit arriver qu'en favorisant Don Pedro, puisque son frère n'avoit aucune des qualités propres pour gouverner; qu'on ne prétendoit point dépouiller le Roi de sa couronne, mais seulement le séparer de

ses mauvais conseillers, et parvenir par des moyens de douceur au plan que la Reine mère avoit projeté pour le bien du royaume.

Ces argumens subtils ne déterminèrent point Schomberg, non plus qu'une conférence que l'Infant eut lui-même avec lui. Un tiers étant survenu, les deux Jésuites firent passer cette conversation pour une controverse sur les avantages de la religion catholique. On lui permit enfin d'envoyer une personne de confiance en France, pour donner connoissance, et avoir l'approbation du projet qu'on lui avoit confié. Ce confident fut le Maréchal de Turenne. (K)

Pendant ces négociations tous les ennemis du royaume cherchoient à rassembler toutes les preuves qu'ils pouvoient trouver contre lui comme homme et comme Roi. L'Infant s'appliquoit à capter l'amour du peuple. On répandoit dans le

public les scènes de discorde du Roi avec la Reine et avec son frère, de manière à l'exposer au mépris, et à faire éclater sa brutalité. Pour préparer la capitale à un grand événement, et peut-être pour écarter Schomberg, dont les principes trop sévères paroissoient suspects à ceux dont le but étoit de faire une révolution complète dans le Gouvernement, les deux Jésuites firent avertir sous main le premier Ministre qu'il existoit une conjuration contre lui. Le soupçon du Ministre tomba sur le Comte de Schomberg et le Comte de St. Jean, et ils eurent ordre du Roi de se rendre dans leurs gouvernemens.

Cette inquiétude dans laquelle on avoit jeté le Comte de Castelmelhor, en le trompant, l'engagea encore à redoubler les gardes dans le palais le 2 Septembre, et à faire d'autres préparatifs de défense dans la résidence. Les partisans de l'Infant excitèrent le peuple, en lui persuadant que ces dispositions annonçoient des pro-

jets sinistres contre ce Prince. Celui-ci prit de son côté des mesures de sûreté, et écrivit au Roi une lettre d'explication, qu'il termina par exiger qu'on chassât un Ministre odieux, qui lui conseilloit des actes aussi offensans entre deux frères. On ne vouloit qu'attirer la colère et la déraison du Roi ; cela réussit. Alphonse, comme on s'y attendoit, soutint avec encore plus de chaleur le parti de son favori, et signifia à Don Pedro qu'il devoit plier sous son Ministre, et sortir sur le champ de Lisbonne. Tout le monde chercha à prévenir les extrémités ; la Reine même offrit sa médiation. Alors le Comte de Castelmelhor, voyant tout le monde conjuré contre lui, et trouvant un mauvais appui dans l'imbécillité de son maître, prit le parti prudent de s'enfuir secrètement sans en prévenir le Roi. Ses autres créatures furent effrayées tour à tour, et la première victoire fut gagnée ; c'est à dire, qu'Alphonse resta seul, et fut abandonné à lui-même.

Cependant, comme ce Monarque ne voulut pas se plier aux circonstances, et qu'il persistoit à vouloir rappeler son Ministre auprès de sa personne, les partisans de la Reine et de l'Infant appuyèrent sur la nécessité d'assembler les Etats ; et comme le Roi refusoit obstinément d'y consentir, on lui proposa de gouverner en commun avec l'Infant et la Reine, comme il avoit fait avant avec ses favoris. Le Roi, encore plus furieux, rejeta cette nouvelle proposition. Les officiers des troupes qui s'étoient assemblés dans le palais prirent presque tous le parti de Don Pedro ; alors ce Prince fit conseiller à la Reine de se tirer des mains de son mari, et de se renfermer dans un couvent.

Elle suivit aussitôt ce conseil, et, de la retraite qu'elle avoit choisie, elle écrivit au Roi, que le peu de respect qu'on lui témoignoit l'avoit forcée à cette démarche, que comme d'ailleurs elle n'avoit jamais été son épouse, elle lui redemandoit sa dot pour s'en retourner en France. L'in-

tention de cette fuite étoit d'attirer le Roi hors de son appartement, et de le montrer au peuple dans ses fureurs; cela réussit. Il sortit comme enragé pour aller arracher la Reine du couvent; on le laissa assez long-temps exposé aux regards de la populace pour le rendre ridicule par ses folies, et odieux comme violateur d'un asile sacré, ensuite son frère et les conseillers d'état vinrent arrêter ses violences.

La Reine de son côté publia ses plaintes et ses prétentions; elle écrivit elle-même au Chapitre de la Cathédrale de Lisbonne, qui lui fit une réponse très-favorable, telle qu'elle l'avoit souhaitée et prévue. A peine l'impuissance du Roi fut-elle généralement connue, que le mariage de l'Infant avec la Reine devint l'opinion publique et le désir du peuple; il fut appuyé par le Juge du Peuple et les 24 de Lisbonne, et ils prièrent le Prince de prendre sur le champ les rênes du Gouvernement.

Don Pedro leur donna l'espérance d'assembler les Etats, et se rendit le 23 Novembre après midi au palais, avec une grande suite; il mit le Roi son frère aux arrêts dans son appartement. Quelque obstiné qu'Alphonse eut paru jusqu'alors, il perdit subitement tout courage. Il signa sans difficulté une démission, soi-disant volontaire, de la couronne, qui lui fut présentée par un nouveau Secrétaire d'Etat. Cet acte fut annoncé au peuple dès le même soir, après avoir pris la précaution d'en faire attester la validité par une assemblée de docteurs en droit.

Pendant ces événemens Schomberg se tenoit dans l'Alemtejo, et par conséquent ne fut pas un des acteurs. D'Ablancourt dit, que d'après deux ordres du Roi de tenir ses troupes prêtes à marcher, au lieu de les rassembler, il les dispersa davantage, pour que le Ministre ne pût pas les employer contre l'Infant.

Il prit cette année Forceira, d'où les Espagnols inquiétoient la frontière, fit la garnison prisonnière, et, après avoir parcouru le pays ennemi avec sa cavalerie, il rentra dans Elvas.

Les Etats du royaume s'assemblèrent en Janvier 1668, et leur premier acte fut de déclarer l'Infant Régent. Si ce début causa beaucoup de joie au parti François et à Don Pedro, il n'en fut pas de même des résolutions qui suivirent. La paix avec l'Espagne, qui fut conclue le 13 Février avec beaucoup de précipitation, par la médiation de l'Angleterre, fut une conséquence imprévue de la révolution. La France s'étoit flattée d'occuper encore long-temps une partie des forces de l'Espagne par la guerre de Portugal. Comme l'Ambassadeur de France protesta hautement contre cette paix, le Régent et la Reine refusèrent d'abord de la signer.

Les Etats allèrent plus loin : ils recher-

chèrent les revenus et les dettes de l'Etat, fixèrent les impôts nécessaires, assignèrent les parties sur lesquelles ils devoient porter, et supprimèrent toutes les autres charges. Alors ils procédèrent sur toute la conduite d'Alphonse, et le déclarèrent indigne de la couronne, et incapable, soit en paix, soit en guerre, de gouverner. Ils notifièrent à l'Infant cette déclaration par une députation, qui lui offroit le trône, mais sous l'obligation expresse de maintenir toutes leurs décisions. Ils terminoient leur supplique par la phrase suivante très-remarquable : " Qu'ils seroient très-mortifiés s'il ne vouloit pas accepter ces conditions ; mais que dans ce cas il se trouveroit dans la Famille Royale quelque personne en état de les remplir."

Don Pedro, en convoquant les Etats, ne s'étoit pas attendu qu'ils parleroient sur ce ton ; mais il se plia aux circonstances, et consentit à tout. Pour ne pas trop choquer les partisans de son frère, il

eut la prudence de refuser le titre de Roi jusqu'à sa mort, et se contenta de celui de Régent du Portugal.

Il avoit encore à régler les formalités du divorce et des secondes nôces de la Reine. Le 24 Mars, par sentence d'un tribunal ecclésiastique, le Roi fut déclaré impuissant, et son mariage nul. La Reine fit part de cette sentence aux Etats, et redemanda sa dot, étant résolue de se retirer en France. Les Etats envoyèrent au Régent une députation, pour lui expliquer les raisons d'après lesquelles ils souhaitoient qu'il pût se déterminer à épouser cette Princesse; et comme aussi sur cette proposition il se montra prêt à faire tout ce qui conviendroit au bien-être du royaume, ils le prièrent de se joindre à leur députation pour solliciter auprès de cette Princesse son consentement.

On dit qu'il fût impossible à la Reine de résister à une preuve si touchante des

bonnes intentions et de l'attachement de toute la nation Portugaise ; elle consentit qu'on fit tous les arrangemens pour son mariage avec le Régent. On dressa le contrat, et précisément dans un moment où on alloit débattre dans une assemblée de Légistes la question, savoir, s'il étoit nécessaire d'attendre la dispense du Pape, un courrier François arriva, apportant de la part du Cardinal de Vendome, oncle de la Reine, cette dispense obtenue d'avance.

En conséquence, le Marquis de Marialva de la part du Régent, et le Duc de Cadaval de la part de la Reine, furent fiancés par l'Evêque de Targue, et le mariage s'accomplit de la part des deux personnes royales le 2 Avril. D'Ablancourt prétend que les dispenses avoient été préparées d'avance, dans tous les cas, par les soins de l'Evêque de Laon ; mais il est plus vraisemblable, vu l'à propos surprenant de leur arrivée, que c'est l'ouvrage des deux Jésuites Confesseurs qui avoient

conduit toute l'affaire, et que pendant qu'on jouoit en Portugal la comédie de supplier le Régent et la Reine de donner leur consentement, le Père de Ville avoit pris ses mesures en Cour de Rome, et s'étoit assuré des dispenses. (L. M.)

Deux mois après ce mariage, le Régent jura devant les Etats de maintenir la constitution du royaume, et, de leur côté, ils lui prêtèrent serment de fidélité comme représentans de la nation. Cet acte eut lieu le 9 Juin 1668. (N.)

Revenons au Comte de Schomberg, qui n'avoit rien plus d'utile à faire dans ce pays. En conséquence de la paix, le Comte d'Estrées, Vice-Amiral de France, entra le 6 Mai dans le port de Lisbonne, avec une escadre de 4 vaisseaux de guerre et 14 transports, pour emmener les troupes Françoises. Schomberg avoit demandé ce nombre de bâtimens pour pouvoir embarquer 28 chevaux par compagnie de cava-

lerie, pour aller servir en Flandres, où dès l'année précédente la France attaquoit les Espagnols dans les Pays-Bas.

Avant de quitter Lisbonne, il chargea son fils, le Comte Frédéric, de reconduire en Angleterre les troupes Angloises sur des vaisseaux de leur nation. Après avoir rempli cette commission, ce Comte se retira en Allemagne sur ses biens, où il mourut à l'âge de 28 ans, carrière bien plus courte que celle de son père, qui n'en avoit encore que 52, et qui étoit couvert de gloire.

D'Ablancourt observe que la mémoire de Schomberg se conserva encore long-temps en Portugal après son départ, à cause de la recherche et de la galanterie de ses vêtemens et de ses équipages. Les Portugais habilloient les saints qu'ils promenoient dans leurs processions à la mode de Schomberg, avec des perruques blondes et des habits brodés d'or et d'argent,

malgré les cris des moines, qui tonnoient dans les chaires contre ce scandale.

Il est à remarquer aussi que la Reine veuve d'Espagne, leva et plaça en garnison à Madrid un régiment de gardes Allemandes, sous le nom de régiment de Schomberg. Mais ce fut le peuple de Madrid qui lui donna ce nom, non pas par considération pour ce grand homme, mais plutôt par haine contre lui, et contre cette Reine Allemande, à qui on en fit un grief, et contre son Confesseur, le Père Nitard, Jésuite Allemand.

Il est aussi remarquable, que parmi tous les obstacles que les Portugais opposèrent à Schomberg pendant son séjour en Portugal, soit pour contrarier ses plans, soit pour lui rendre la vie désagréable, il ne paroît pas que la haine de la religion, ni contre lui, ni contre le grand nombre d'officiers et soldats hérétiques qu'il avoit

sous ses ordres, ait influé en rien sur leur conduite ; pendant que le Comte de la Lippe, qui y a commandé de nos jours, dit dans ses mémoires, qu'il y étoit détesté pour cette cause, que sa vie même a été exposée, et que dès qu'il approchoit d'un village avec ses troupes étrangères, tout le monde s'enfuyoit, hommes, femmes et enfans.

NOTES.

(A.) Page 11.

Cette rivière ne répond pas à l'opinion que s'en forment les étrangers. Depuis Merida jusqu'à Mertola son lit est si parsemé de roches, qu'elle ne peut pas porter bateau, et qu'elle est dangereuse à traverser. En été à peine l'eau peut-elle couler entre les roches, et tout le lit du fleuve ne forme qu'nn ravin de rochers comme un torrent de montagne. Au-dessous de Mertola il se perd sous terre, et ce n'est que dans les mois pluvieux qu'on le voit se décharger dans la mer.

(B.) Page 18.

On ne doit pas être étonné du retard des lumières dans une nation, qui espéroit encore en ce temps-là le retour d'Afrique de son Roi, Don Sébastien, avec tant de confiance, qu'on pouvoit emprunter un capital, en promettant

de payer le double de la somme au retour de ce Roi, qui en 1661 auroit eu 180 ans, ayant été tué en 1679, âgé de 26 ans. Le Comte Mainhard de Schomberg, second fils du Maréchal, dans une lettre à sa mère, fait un portrait peu avantageux des Portugais, sous tous les rapports. Il paroît assez content de la Cour; mais en parlant de la nation, il dit: " la plupart sont Juifs, et ils se brûlent entre eux comme sorciers. Il faut plutôt se garder d'eux par derrière que par devant; mon père a beaucoup de peine à s'accorder avec eux; car ils sont de nature à souffrir que rien de bien soit ordonné par un étranger, quoiqu'ils n'ayent ni assez de volonté ni assez d'intelligence pour rien faire de bien par eux-mêmes. Ils aimeroient mieux tout perdre que d'apprendre d'un étranger."

(C.) Page 41, ligne 11, aux mots, *les deux armées se trouvèrent en présence.*

Don Juan avoit 6,000 chevaux; Schomberg n'en avoit que 3,000. La cavalerie Espagnole étoit alors excellente. Les deux armées étoient égales en infanterie à peu près de 11,000 hommes chacune.

(D.) Page 60, ligne 17, aux mots, *pendant la campagne.*

Le rappel du Comte de Villaflor détruit tous les éloges des auteurs Portugais, et confirme tout ce que les Anglois et les François ont écrit contre ce Général.

(E.) Page 75.

Quand même il seroit vrai, comme le dit le Dictionnaire Encyclopédique, que les Piques eussent été réformées dès le commencement du règne de Louis XIV, l'usage que Schomberg en fit à la bataille de Montesclaros, prouveroit que ce grand Général étoit partisan de cette arme. Mais cette assertion est erronée ; la réforme des Piques n'a eu lieu qu'en 1703, et on n'a changé les anciens mousquets pour les fusils actuels, qu'en 1699 ou 1700.

(F.) Page 80.

Van Essen, dans ses œuvres diverses, tome iii. p. 214. raconte un trait plaisant du sang-froid de notre héros. " M. le Maréchal de " Schomberg avoit un maître-d'hôtel François, " qui, voulant un jour s'excuser d'avoir mal " réussi dans une commission, dit à son maître :

" Parbleu, Monsieur, je crois que ces gens-là
" m'ont pris pour un Allemand.—Ils avoient
" tort, répondit le Maréchal avec beaucoup de
" flegme, ils devoient vous prendre pour un sot."

(G.) Page 83.

Le traducteur se permettra quelques réflexions sur le récit de ces deux batailles, puisées dans les principes de l'art militaire.

A la bataille d'Ameixial, Don Juan d'Autriche fit une grande faute, en ne profitant pas de sa supériorité en cavalerie, pour en poster une partie sur les deux flancs extérieurs des deux collines où il avoit placé son infanterie, au lieu d'entasser toute cette cavalerie au centre, où elle ne pouvoit pas présenter un front plus étendu que celui des Portugais, et perdoit par conséquent l'avantage du nombre. Si la moitié, ou le tiers de cette cavalerie Espagnole avoit débordé les deux collines, Schomberg n'auroit pas hasardé l'attaque de ces deux collines avec ses deux ailes d'infanterie, ou il auroit risqué d'être attaqué en flanc, ou en dos, par cette cavalerie, et d'être battu complétement. Lors de l'audacieuse charge de sa ca-

valerie contre la cavalerie Espagnole, il courut un grand risque ; sa cavalerie fut obligée de repasser en désordre un fossé qui couvroit la ligne Espagnole, qu'elle avoit franchi avec plus de valeur que de prudence. Si dans le moment de son désordre Don Juan l'eut poursuivie avec seulement sa première ligne de cavalerie, celle des Portugais n'eût pas pu réussir à se rallier; l'infanterie, occupée à l'attaque des deux collines, auroit été prise en flanc par cette cavalerie victorieuse, sans possibilité d'opérer une jonction ; chaque aile se seroit retirée, ou auroit fui, séparément, et la bataille eût été perdue complétement.

A la bataille de Montesclaros, il semble que Schomberg connoissant, par expérience au moins, l'inexactitude des Généraux Portugais, n'auroit pas dû se fier au Général de cavalerie, Denys de Mello, sur l'occupation préalable de son champ de bataille, mais y envoyer un officier sûr de son excellente cavalerie étrangère, même avec de l'infanterie en croupe, et le faire soutenir par échelons. Au reste, il déploya dans le cours de cette journée toutes les parties les plus sublimes d'un grand Général, promptitude et sûreté du coup d'œil, rapidité

et précision des manœuvres, activité et intrépidité personnelle. Il fut encore sur le point d'être battu complétement, au moment de la furieuse charge du régiment des Cuirassiers Impériaux de Rabata. Si le Duc de Parme, au lieu de rester flegmatiquement à sa place, se voyant affoibli de 12 escadrons, et de donner à Schomberg le temps de rallier sa cavalerie, et d'en former deux fortes lignes en les appuyant de 4 bataillons qu'il tira de son centre; si le Duc de Parme, dis-je, eut soutenu les 12 escadrons victorieux, et eut poussé l'avantage avec la vivacité qu'exigeoit et indiquoit le premier succès, Schomberg n'auroit pu, avec le peu de cavalerie qu'il avoit ou auroit ralliée, que se replier sur son centre pour couvrir la retraite de son infanterie qui formoit son aile gauche. Ce mouvement, qui auroit exigé des troupes expérimentées et aguerries, bien loin de réussir avec les Portugais, malgré leur valeur naturelle, auroit comblé le désordre, entraîné une fuite générale, et la bataille eût été perdue sans ressource.—*Note du Traducteur.*

(H.) Page 84, ligne 16, aux mots, *entre les mains des Portugais.*

D'Ablancourt raconte un trait bizarre du caractère Espagnol. Pendant l'incendie de

cette ville, un Espagnol qui venoit d'être pillé, s'arrêta auprès d'un cavalier Portugais placé en sentinelle devant l'Eglise, qui racloit sur sa guitarre discordante. L'Espagnol demanda poliment à ce soldat de lui prêter sa guitarre, et la lui rendant après la lui avoir remise d'accord, il s'en alla gravement, en lui disant, *agora es templa da* ; à présent elle est d'accord. Ce trait tient à une indifférence stoïque qui fait le fonds du caractère Espagnol ; qui rend cette nation susceptible des actions les plus sublimes et de la plus grande gloire, quand elle est bien conduite.

(I.) Page 90.

Par ce traité, Schomberg étoit lié pour dix ans au service de Portugal, mais toujours sous les ordres du Gouverneur des armes de chaque province, et même du Lieutenant du Gouverneur, et dans une place de guerre sous les ordres du Commandant particulier de la place. On est étonné que ce grand Général ait pu se soumettre à de telles entraves, qui portent un air de méfiance, qui par tout pays diminue l'utilité que pourroit tirer d'un étranger la nation qui l'appelle, en

établissant une espèce d'état de guerre entre elle et lui.—*Note du Traducteur.*

(K.) Page 95.

La Reine reçut un soir une lettre de quatre pages que lui écrivoit Schomberg, dans laquelle il lui donnoit en détail ses avis sur ce qu'elle lui avoit confié. Comme la nuit étoit déjà avancée, elle fit apporter de la lumière près de son lit, et fit retirer ses femmes, sous prétexte de quelques devoirs de dévotion qu'elle avoit à remplir. Elle se coucha, lut sa lettre, et s'endormit. Le lendemain matin, avant qu'elle fut levée, on vint l'avertir que le Roi étoit déjà dans la chapelle. Comme ils avoient coutume d'entendre la messe ensemble sur le même *prie Dieu*, elle s'habilla à la hâte, et ne put cependant y arriver qu'après l'élévation; elle fut par conséquent obligée d'entendre une seconde messe, et le Roi, dont la tâche étoit finie, sortit de la chapelle.

A peine fut-il dehors qu'elle se souvint qu'elle avoit laissé sur son lit la lettre de Schomberg; ce souvenir la jeta dans la plus grande inquiétude; elle fit part sur le champ de

son étourderie à son Confesseur, qui étoit à genoux auprès d'elle. Celui-ci prit sur lui de mettre la lettre en sûreté ; il courut à la chambre de la Reine, mais quelle fut sa confusion en entendant que le Roi y étoit. Comme il n'est pas permis au Confesseur d'entrer dans la chambre à coucher de la Reine pendant son absence, il se tint un moment à la porte pour écouter, et il entendit le Roi qui se promenoit à grands pas, et parloit avec beaucoup de chaleur avec la Comtesse de Castelmelhor, Grande Maîtresse de la Reine, et mère du premier Ministre.

Le Confesseur revint avec cette triste nouvelle. La Reine effrayée chargea une de ses Dames, sa confidente, de la même commission. Lorsque celle-ci arriva dans la chambre, elle trouva une bien autre difficulté, le Roi lui-même s'étoit jeté sur le lit de la Reine.

D'après cet effrayant message, il ne lui resta plus d'autre parti que de chercher son salut en elle-même, en s'exposant à tout. Mais la messe n'étoit pas encore finie, et c'étoit un grand scandale de sortir avant qu'elle le fut. Le Confesseur, par une heureuse présence d'es-

prit, lui conseilla de faire semblant d'être malade. Elle tomba dans un évanouissement subit, et on l'emporta en cet état.

Le Roi, effrayé et touché de ce spectacle, ordonna qu'on refit aussitôt le lit de la Reine. Il ne manquoit que cet ordre pour changer son feint évanouissement en une véritable pamoison de désespoir ; elle prit le parti de revenir un peu à elle, et d'une voix foible, elle supplia qu'on la plaçât sur le lit tel qu'il étoit. Dès qu'elle y fut, elle tâta tout autour d'elle, et trouva enfin la fatale lettre qu'on n'avoit pas apperçue, parce qu'elle étoit restée couverte sous ses vêtemens de nuit. Alors elle revint petit à petit de son véritable effroi et de sa feinte indisposition.

Les exemples de pareilles imprudences sont très-fréquens, surtout parmi les plus grands personnages ; et il est très-rare qu'on parvienne à les réparer aussi heureusement que l'a fait la Reine de Portugal. Les confidens des Princes sont des furets pour découvrir leurs secrets, et des trompettes pour les publier. Leurs partisans les plus fidèles et les plus utiles sont toujours les victimes de leur indiscrétion,

ou de celle de leurs entours, et les exemples ne corrigent personne.

(L.) Page 105.

Lorsque du fond de l'appartement où l'on le tenoit prisonnier, le Roi entendit le bruit du canon et des cloches, lorsqu'il eut appris que ces réjouissances avoient lieu à l'occasion du mariage de l'Infant avec sa propre femme, au lieu de témoigner du ressentiment, il s'écria avec l'accent de l'intérêt et de la compassion: *Ah, mon pauvre frère, tu seras bientôt las de cette Françoise !*

(M.) Page 105.

On peut se faire une plus haute idée de cette Reine d'après les lettres élégantes qu'elle a écrit au Comte de Schomberg, que d'après sa vie écrite par son Confesseur, qui la peint comme une sainte, continuellement tourmentée par ses scruples. Voici trois de ces lettres.

" Janvier, 1676.

" Quelques marques d'estime que le Roi " (de France) vous donne, elles ne sauroient

" égaler votre mérite, ni nous ôter la présomp-
" tion de s'y mieux connoître en Portugal
" qu'en quelque lieu du monde. C'est pour-
" quoi quelque considérable emploi que vous
" ayez, l'inquiétude de vous perdre ne sauroit
" être mêlée à la joie de voir croître votre
" réputation et votre gloire, car je crois que
" parmi ces triomphes nous vous retrouvons
" toujours le même. C'est pourquoi je n'ai
" pas eu de peine d'en assurer le Prince Mon-
" seigneur, comme vous m'en priez dans
" votre lettre du 2 Janvier. Il m'a chargé de
" vous remercier de ces nouvelles marques de
" votre affection, sur laquelle il fait, ainsi que
" moi, un fond très-certain, et de vous té-
" moigner la joie qu'il a de vous savoir dans
" un poste qui vous peut fournir d'importantes
" occasions de signaler votre valeur et votre
" habileté. Je souhaite que la fortune vous
" soit aussi propice dans ce royaume, et je
" vous assure que personne n'y prendra une
" plus véritable part que moi, et ne vous es-
" time plus sincèrement. Au reste, je suis en
" peine de Madame de Schomberg, car il y a
" long-temps que je n'ai eu de ses nouvelles.
" Mandez-m'en un peu. Je laisse à mon
" Confesseur à vous écrire celles de ce pays,

" et j'espère bien que vous me manderez celles
" de Paris à présent que vous y êtes," etc.

" Le 10 Août, 1676.

" Quand on est aussi occupé que vous êtes,
" on doit vous savoir bien plus de gré des
" heures que vous prenez pour écrire de vos
" nouvelles. Mais quand même cette circons-
" tance ne se trouveroit pas à la lettre que
" vous m'avez écrite, elle contient tant de
" merveilles de votre grand Monarque, qu'elle
" mérite plus d'un remercîment. L'on con-
" noît dans les louanges que vous lui donnez
" celles que vous vous êtes attiré de sa bouche,
" et que votre modestie vous fait taire ; et
" l'on sait assez que vos conseils lui ont été si
" agréables qu'il les a quasi toujours suivis,
" pour vous donner la part que vous méritez
" dans la gloire de ce vaillant et prudent
" Prince. J'ai bien de la joie qu'il vous ait
" laissé à la tête de son armée de Flandres;
" car quoique l'on en dise qu'elle est diminuée,
" et que Maestricht est assiégé par le Prince
" d'Orange, j'ai si bonne opinion de votre
" capacité, que je crois que le Prince d'Orange
" ne voudra pas hasarder de se commettre avec
" vous, et qu'il n'aura pas oublié sa prudence

" et sa modération ordinaire. En tout cas,
" vous vaincrez sûrement si vous combattrez,
" et je vous le prédis, et vous le souhaite plus
" que personne du monde. J'ai montré votre
" relation au Prince Monseigneur, qui l'a en-
" tendue avec plaisir, et qui prend autant de
" part que moi à la considération et à la gloire
" que vous acquérez en France.

" Il offre sa médiation au Roi Très-Chré-
" tien pour lui témoigner qu'il lui auroit aussi
" facilement et d'aussi bon cœur offert son
" épée, si l'état auquel se trouve le royaume
" lui auroit permis. Je crois que vous ap-
" prouverez cette résolution, qui vous est
" avantageuse et glorieuse, étant aussi agréable
" qu'elle paroît être au Roi Très-Chrétien. Le
" Ministère Espagnol en a été surpris, et pa-
" roît fort embarrassé de la résolution qu'on
" doit prendre à Madrid sur cette matière.
" Nous en serons bientôt éclaircis, et selon
" cela nous prendrons nos mesures," etc.

" Le 27 Février, 1677.

" Quelque bon secrétaire qu'ait pris Mde.
" de Schomberg ; je ne laisse pas de voir avec
" chagrin que ses incommodités l'obligent à

" s'en servir, et j'aimerois beaucoup mieux
" avoir à répondre à tous deux que de
" craindre pour sa santé. Mandez-moi donc
" des nouvelles, je vous en conjure ; je vous
" remercie de celles que vous m'écrivez par
" votre dernière. Je crois que vous en aurez
" présentement de plus considérables à m'é-
" crire ; car de la manière dont vous m'écri-
" vez, tout se préparoit à votre Cour pour
" une prompte campagne. Je souhaite qu'elle
" vous soit aussi glorieuse que la précédente.

" Il semble que la victoire du Roi de
" Suède à Lunden, en Scanie, le 14 Décem-
" bre, 1676, est d'un bon augure pour les
" armes et les intérêts du Roi Très-Chrétien
" cette année ; car il ne pouvoit mieux la
" commencer que par l'heureux succès d'un
" allié le plus maltraité par la guerre. Mon
" Confesseur vous écrit les nouvelles de Ma-
" drid qui sont extraordinaires, et qui vous
" feront assurément faire les mêmes réflexions
" que nous faisons ici. Nous tâchons de nous
" prémunir pour tous les incidens que nous
" pourrons attendre de la haine et de l'ambi-
" tion du nouveau Gouverneur de cette mo-
" narchie, et nous y envoyons Duarte Ribeiro

" pour connoître mieux à quoi nous nous en
" devons tenir, et de la dernière réponse tou-
" chant la médiation, et en tout cas. Je vous
" fais souvenir par avance que nous vous re-
" gardons comme le plus fidèle et le meilleur
" Portugais pour toutes sortes de conjonctures, et
" que nous espérons de vous trouver toujours le
" même, quelqu'emploi que vous puissiez avoir
" ailleurs. Le Prince Monseigneur m'a chargé
" de vous remercier de l'affection que vous
" faites paroître dans ma lettre, et de vous
" dire qu'il a autant de confiance en vous.

" Quand même il auroit un Ministre en
" France, vous seriez toujours le premier à
" qui il confieroit ses négociations les plus im-
" portantes qu'il y pourroit avoir. Mais pré-
" sentement il ne paroît pas qu'il y ait rien à
" ajouter à ce qu'on a fait dire sur la princi-
" pale, qui est la médiation, jusqu'à ce que
" nous ayons une réponse positive de nos voi-
" sins. Vous pouvez cependant insinuer les
" préventions nouvelles que nous faisons, qui
" je crois ne déplairont pas, et tâcher de pé-
" nétrer ce que l'Envoyé ici de cette Cour
" écrira, car son esprit bouillant lui donne
" quelquefois de la peine; et vous savez que

" ce génie ici ne s'accommode pas avec cette
" grande vivacité Françoise, qui est souvent
" imprudente. A mon retour à Lisbonne, je
" saurai l'état de votre affaire de cette année
" reculée (sa pension), et je tâcherai à vous
" en faire sortir le mieux qu'il sera possible,
" puisque je ne peux avoir plus de plaisir que
" de vous témoigner dans cette bagatelle, aussi
" bien que dans les plus importantes, l'estime
" et l'affection que j'ai pour Mde. de Schom-
" berg et pour vous," etc.

Ces lettres font un honneur égal à la Reine et au Maréchal de Schomberg. Cette Princesse y déploie de la sensibilité, de la candeur, et de la confiance. On trouve rarement ce caractère à la correspondance des têtes couronnées avec des personnes inférieures en dignité, et souvent supérieures en mérite. Les Souverains pensent ordinairement par leurs secrétaires. Ceux-ci substituent la morgue à la dignité, ce qui produit des phrases banales, une sécheresse de style, et une dissimulation de pensées, qui ne satisfont ni celui qui écrit, ni celui qu'on croit honorer par une lettre froide et insignifiante.

(N.) Page 105.

Le Roi détrôné fut envoyé dans l'Isle Tercère ; et comme on avoit déjà pris la coutume, qu'on a suivie généralement depuis, d'annoncer les grandes révolutions par un manifeste bien compassé, la Cour de Lisbonne envoya à tous ses Ministres, en pays étrangers, une note circulaire, au nom du Régent, pour être communiquée à toutes les Cours, dans laquelle on annonça que tout ce qu'on avoit fait étoit du consentement de ce malheureux Monarque, et pour son bien ; qu'il avoit choisi les Isles Tercères pour sa résidence, parce que leur climat étoit le plus favorable aux petites incommodités auxquelles il étoit sujet dès sa jeunesse ; qu'il y jouiroit de la chasse, et de toutes les commodités de la vie, qui étoient abondantes dans ce séjour ; qu'on lui avoit laissé le choix des domestiques et des grands qui devoient composer sa maison et sa cour ; qu'enfin cette mesure avoit eu l'approbation des Etats et de toute la nation. Cette déclaration est du 25 Mai, 1669. Cette pièce fit un bon effet en Portugal et dans toute l'Europe. Cependant

les opinions restèrent divisées. Plusieurs disoient qu'une isle qu'on peuploit de criminels et de déportés n'étoit pas un séjour convenable à un Roi. Le peuple, qui s'intéresse toujours aux malheureux, ou qui au moins se sert de ce prétexte pour murmurer contre le gouvernement, disoit hautement qu'on auroit dû se contenter de lui avoir ôté sa couronne et sa femme, sans le priver de respirer l'air de sa patrie. En 1674, ce prétexte de commisération générale donna lieu à une conjuration, fomentée par la Cour d'Espagne, pour assassiner le Régent et sa femme, et remettre Alphonse sur le trône. Elle fut découverte, les principaux chefs, Francisco de Mendonca et Antonio Cavide, furent punis de mort, avec plusieurs de leurs complices, et le Roi fut ramené de Tercère dans le château de Cintra, où il resta jusqu'à sa mort arrivée en Septembre 1683.

Quoique le Roi Alphonse Henriquez ait été très à plaindre, tous les historiens, même les plus impartiaux, sont d'accord sur la justice des causes de son détrônement et de la dissolution de son mariage. Ce n'est point un problème historique, les faits sont connus et avérés.

Il avoit eu à l'âge de quatre ans une attaque de paralysie, dont il lui resta pendant toute sa vie un raccourcissement dans le bras droit, qui ne l'empêcha cependant point ensuite de se livrer aux exercices les plus violens, car il devint par la suite bon cavalier et fort spadassin. Cet état rachitique força la Reine sa mère et ses gouverneurs à négliger son éducation, et on n'opposa que de foibles digues à son caractère féroce, qui lui faisoit commettre publiquement des actes de fureur et de démence. Il menoit la vie la plus dissolue, fréquentoit les plus mauvais lieux, tenoit les discours les plus grossiers, et, à la tête d'une bande de scélérats de la lie du peuple, il alloit déshonorer les femmes, et insulter, voler et tuer ses sujets dans les rues de Lisbonne et dans les campagnes. Par ses débauches outrées il cherchoit à cacher son impuissance, dont la réputation étoit publique, et ne diminuoit pas malgré tous ses excès. Quelques jours avant son détrônement, le Duc de Cadaval, avec plusieurs autres Grands, suivis du peuple, ayant forcé l'entrée du palais, et lui faisant les plus sévères remontrances, il tira de sa poche un flageolet, en joua plusieurs airs, et invita un des plus graves personnages à en jouer aussi. On regarda avec justice cette

action comme une preuve certaine du dérèglement de son esprit.

Quant à son impuissance, le bruit en étoit si généralement répandu avant son mariage, que le Marquis de Sande, son Ambassadeur en France, étant sur le point de partir pour aller chercher la Princesse d'Aumale, se crut obligé de s'informer du Comte de Castelmelhor s'il étoit vrai que le Roi fut impuissant. Ce Ministre lui protesta le contraire, et lui affirma, pour le prouver, qu'il avoit déjà eu plusieurs bâtards. Mais l'intérêt de ce favori à étouffer cette rumeur publique étoit trop personnel, pour qu'on puisse donner foi à une assertion aussi vague, dont la preuve eût été facile à donner, en représentant au moins un de ses enfans. La porte secrète de l'alcove de la Reine indique que ce Ministre vouloit prendre des moyens étrangers, pour couvrir, par la grossesse de la Reine, le vice de conformation du Roi.

Quant au mariage du Prince Régent avec sa belle-sœur du vivant de son mari, qui dans la religion Juive eût été un acte de devoir, et qui dans la religion Catholique n'en est un que

de tolérance, on ne peut le justifier que par la raison d'état. Il paroît certain que ce Prince devint amoureux de la Reine dès qu'elle parut à Lisbonne ; que c'est cette passion qui lui fit rompre son mariage projeté et consenti avec Mademoiselle de Bouillon ; qu'il revint à Lisbonne, au péril de sa vie, pendant la maladie, vraie ou prétendue, de la Reine ; qu'il la voyoit alors toutes les nuits par l'entremise des deux Jésuites Confesseurs, pour concerter la catastrophe qui termina leur roman aux dépens du Roi ; qu'Alphonse en parut jaloux, non sans doute de son propre mouvement, mais excité par le Comte de Castelmelhor, qui dans leur bonne intelligence entrevoyoit sa propre perte ; et que tout ce qui se passa jusqu'aux noces fut une comédie, très-bien jouée par d'excellens acteurs, dont deux Jésuites avoient composé le drame. Il en est résulté le salut du Portugal, ainsi tout a été pour le mieux.—*Note du Traducteur.*

CONCLUSION.

A PLUSIEURS époques de ma vie j'ai étudié le Portugal; j'ai visité cette intéressante nation ; j'ai examiné ses mœurs, ses usages, son degré de civilisation et de lumières; j'en ai même tracé un tableau traduit dans toutes les langues. Cette étude m'a conduit à aimer et estimer les Portugais. Une nation qui a exécuté d'aussi grandes choses, qui n'a jamais souffert patiemment le joug étranger, qui a reconquis sa liberté par une guerre de vingt-huit ans, dans laquelle elle a également triomphé des armes Espagnoles et de la politique versatile des Cours, mérite que m'élevant moi-même à la hauteur de ces temps héroïques je lui parle le langage de la vérité.

Le but de ce livre est de montrer à *toute* la nation Portugaise, grands et petits, un tableau de l'époque de sa gloire pour le comparer à son état actuel d'avilissement. La partie historique n'est qu'un accessoire, qui cependant présente des leçons utiles aux Généraux qui auront l'honneur de commander son armée. Les Portugais, dans une guerre de ving-huit ans sans interruption, ont développé toute la constance, toute l'énergie qu'inspire l'amour de la liberté, et se sont montrés la plus respectable des nations. Sont-ils dégénérés ? C'est ce que leur conduite décidera bientôt. Sont-ils sourds à la voix de la patrie qui les appelle ? C'est ce que je ne veux pas croire, je ne pourrois plus les estimer ! Braves Portugais, pardonnez-moi ces doutes, et pour l'amour de vous-mêmes faites-les cesser !

Je n'ai point supprimé dans la note (B) le jugement très-précipité, très-irréfléchi, très-injuste du Comte Mainhard, second fils du Maréchal de Schomberg. Je l'ai laissé subsister comme un de ces lieux communs sans conséquence, avec lesquels les étrangers flétrissent en général toutes les nations qui n'ont ni leurs manières, ni leur caractère national. Si ce jeune homme eut réfléchi sur les grands efforts qu'avoient fait les Portugais pour s'affranchir d'une tyrannie de soixante ans, sur l'épuisement résultant d'une guerre qui duroit déjà depuis vingt ans, qu'ils soutenoient contre les forces supérieures d'une nation qui jouissoit encore d'une grande réputation militaire, sur les victoires multipliées qu'ils avoient remportées contre les vieilles bandes Espagnoles, soit en batailles rangées, soit dans des combats de moindre impor-

tance ; frappé d'admiration d'un courage aussi constant, il eût été moins injuste, moins sévère dans son jugement ; il eût été plus indulgent sur les fautes personnelles, il ne les eût pas généralisées pour en charger la nation entière.

A la vérité à toutes les époques de l'histoire du Portugal, on remarque une grande jalousie entre les chefs nationaux, une grande répugnance à obéir aux Généraux étrangers. Ce vice appartient aux grands et aux courtisans, mais point à la nation. En Portugal, comme chez toutes les nations naturellement militaires, le soldat est patient et obéissant autant que brave ; il prend confiance, il s'attache aux bons généraux, sans exception de nation ; il les défend contre les intrigues et les cabales. Le peuple Portugais a le même es-

prit de justice. La protestation des *Vingt-Quatre* au Roi Alphonse, pour l'engager à retenir le Comte de Schomberg, que les cabales des courtisans avoient forcé à tout abandonner, en est une preuve convaincante, bien glorieuse pour le grand homme. Il n'est point de nation qui honore plus un bon général, et à la tête de laquelle on puisse faire de plus grandes choses, en traitant les soldats avec affabilité et avec justice. L'honneur est le mobile des Portugais; leur amour-propre, très-dangereux quand il est mal dirigé, divisé individuel, les rend susceptibles des actions les plus héroïques, quand le général sait le réunir en un faisceau sur l'objet essentiel, qui est de surpasser l'ennemi en obéissance et en courage, et de suppléer au nombre par la vertu.

Dans quelles circonstances la nation Portugaise peut-elle développer plus à propos toute son énergie ? Qu'elle se montre digne, et résolue de s'affranchir ; il s'agit de sa liberté et de son existence. L'époque décisive est arrivée où elle doit déployer toute son ancienne valeur ; elle peut être sûre des secours les plus efficaces de l'Angleterre, juste appréciatrice des vertus civiles et militaires ; certainement les Anglois n'attendent que son insurrection nationale contre le tyran du monde pour se joindre à elle.

Quel lâche a pu propager l'idée de transférer le siége de l'empire au Brésil, et d'abandonner le sol natal, que la bravoure héroïque des anciens Portugais avoit rendu le séjour de la liberté et de la gloire ?

Ces poltrons fugitifs porteroient au

Brésil leur pusillanimité, leurs vices, leur égoïsme, leur corruption ; ils ne se défendroient pas mieux en Amérique qu'en Europe. Ce seroit aller chercher trop loin l'esclavage et la honte. On ne pourroit pardonner cet abandon qu'après la destruction de leur patrie, au petit nombre de braves, qui, comme les Troyens, survivroient à cette catastrophe honorable. Certainement si on consultoit la nation sur une pareille proposition, elle mettroit en pièces le donneur d'avis, comme criminel de lèse-Majesté Nationale.

Portugais, de toutes les classes, je termine ce livre comme je l'ai commencé par vous rappeler à votre propre dignité, à votre propre gloire, et je désire que vous le lisiez avec le même enthousiasme qui m'agite en l'écrivant.

Depuis que ce livre est à l'impression, on a reçu des détails véridiques sur les grands succès des Russes contre les hordes de l'Attila moderne. Ces détails rectifient les bulletins mensongers, qui malgré tout l'art et l'exagération des dignes gazetiers de ce conquérant *éphémère*, laissent percer la vérité. Le *pseudo*-Prince de Neuchâtel (Berthier), en rendant compte à Joséphine des *victoires* de son mari, lui mande le 6, *nous serons demain matin dans Königsberg* ; et les bulletins qui rendent compte de la *grande victoire* d'Eylau, annoncent que l'armée se retire dans ses quartiers d'hiver.

Comment ! cette armée victorieuse, qui n'a plus d'ennemis devant elle, qui

n'est plus qu'à cinq lieues d'une capitale, où se trouvent les restes des dépouilles qu'a pu sauver le Roi de Prusse, qui renferme surtout de grands magazins, le plus précieux butin qui puisse tenter une armée qui meurt de faim, et un conquérant aussi friand de capitales ! Comment, après une victoire aussi décisive, une telle armée, un tel brigand, entreprennent une marche rétrograde de plus de trente lieues au travers d'un pays ruiné, qui n'est couvert que de cadavres, pour aller se renfermer dans ses camps retranchés de la Narew, du Bug, et de la Vistule ! N'est-ce pas avouer sa défaite ?

Si toutes ces prétendues victoires étoient vraies, on pourroit dire à Bonaparte, comme Maherbal à Annibal, après la bataille de Cannes—*Vincere scis, Anni-*

bal, victoriâ uti nescis—" Tu sais vaincre, Animal, tu ne sais pas profiter de la victoire." Mais on n'a pas ce reproche à lui faire ; il a été vaincu. Ses propres bulletins, comparés aux relations modestes et simples du brave et habile Bennigsen, font preuve de ses défaites successives, et surtout de celle d'Eylau.

Les François ne peuvent pas être long-temps dupes des jongleries de ce saltimbanque. Bientôt leur enthousiasme se tournera en mépris. Ils le *dénapoléoniseront*, il redeviendra Buonaparte, aventurier Corse, sacrifiant tout à sa monstrueuse ambition et à l'élévation de sa plate famille, qui souille déjà plusieurs trônes. Bientôt ils lui demanderont compte de tous ses forfaits, ils feront retomber sur sa tête le sang de toute la génération pré-

sente, qu'il traîne enchaînée pour aller périr dans les contrées stériles de la Pologne. Bientôt toute la nation Allemande, même les sujets des Souverains avilis par ses honteux bienfaits, s'opposera en masse à sa retraite. Abandonné des brigands les plus attachés à son sort, en butte au furieux désespoir de son armée, oseroit-il rentrer en France? Où peut-il être à l'abri de la punition de ses crimes? Toute l'Europe est désabusée.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.
Ode sur la Fortune, de J. B. Rousseau.

Tel est le fléau de Dieu contre lequel, ô Nation Portugaise, vous avez à défendre, ou plutôt à reconquérir, votre liberté et votre honneur! Serez-vous moins courageuse que les Peuples du Nord, dont on

ne parloit point lorsque votre gloire s'étendoit dans les quatre parties du monde ?

Quel moment plus favorable pour vous armer ! Vous n'avez point à craindre que vos voisins prennent contre vous le parti d'un tyran déchu. Les Espagnols ont comme vous, et plus encore que vous, à venger la religion, les lois, les mœurs, l'honneur national, avilis par ce monstre ; ils ont à briser des chaînes encore plus pesantes et plus honteuses. Abreuvés de mépris, accablés de vexations, épuisés de numéraire; perdant l'une après l'autre leurs précieuses colonies, consumant toutes leurs forces de terre et de mer par une guerre désastreuse, qui leur est tout à fait étrangère ; qui, si elle avoit des succès impossibles, acheveroit la consommation de leur esclavage. Les Espagnols, cette

nation noble, religieuse, probe et brave, n'attendent que votre exemple. Quand même le Cabinet de Madrid seroit assez vil et assez aveugle pour vouloir, contre son propre intérêt, persister dans une alliance servile, la nation forceroit ses Chefs à joindre ses étendards aux vôtres, et bien loin de voir en vous des ennemis, elle vous recevroit comme des libérateurs.

Braves Portugais, armez-vous, assurez-vous des secours de l'Angleterre ; mettez-vous en état de seconder le mouvement national qui rendra les Espagnols dignes d'être vos frères d'armes, et bientôt vos armées réunies couronneront les Pyrénées, et rétabliront sur le trône de France l'infortunée et respectable Maison de Bourbon, dont la restauration est dans le cœur de Charles IV, qui n'attend sans

doute qu'une occasion favorable pour se déclarer, et qui verra arracher de ses foibles mains son sceptre avili, pour être transmis dans les mains impures de quelque membre méprisable de la vile dynastie de Buonaparte, s'il ne concourt pas de toutes ses forces à replacer sur le trône de France la branche aînée de son auguste Maison.

Cet événement intéresse toute l'Europe. Le rétablissement du trône légitime de France, peut seul terminer cette guerre à mort entre la tyrannie universelle et la liberté du monde entier. Les Pyrénées sont le pont par où la justice, la paix intérieure, la sûreté de l'Europe, peuvent rentrer en France. Les Espagnols et les Portugais peuvent, de préférence à tout autre peuple, entreprendre ce grand

ouvrage ; leur gloire, leur liberté, leur sûreté dépendent du succès. L'exemple leur est donné par les nations du Nord ; par le Souverain respectable qui règne sur l'Empire de toutes les Russies, par le noble et brave Roi de Suède, par le Roi George, toujours constant à ses principes, par la nation Angloise, dont le caractère honore l'humanité.

Nation Portugaise, vos glorieux ancêtres, du fond de leurs tombeaux, vous appellent aux armes, à la liberté, à la gloire. Les Espagnols attendent votre exemple, et toute l'Europe a les yeux sur vous.

TABLE

DES

MATIÈRES.

Page

Avertissement - - - - - - - - - iii

Préface - - - - - - - - - - - xiii

Extrait de la Vie du Comte de Schomberg, écrite en Allemand, par Hagner - - - - - - - - - - - 1

Quatrième Chapitre — Schomberg en Portugal — Son Arrivée — Occupations—Général de trois Rois, depuis 1660 jusqu'à la fin de 1662 - - - 3

Deuxième Section—Victoire sur les Espagnols à Estremoz—Reprise d'Evora—Schomberg, Grand de Portugal, sous le titre de Comte de Mertola—

Page

Seconde Victoire plus complète à Villa-Viciosa. De 1663 à la fin de 1665 - - - - - - - - - - - 34

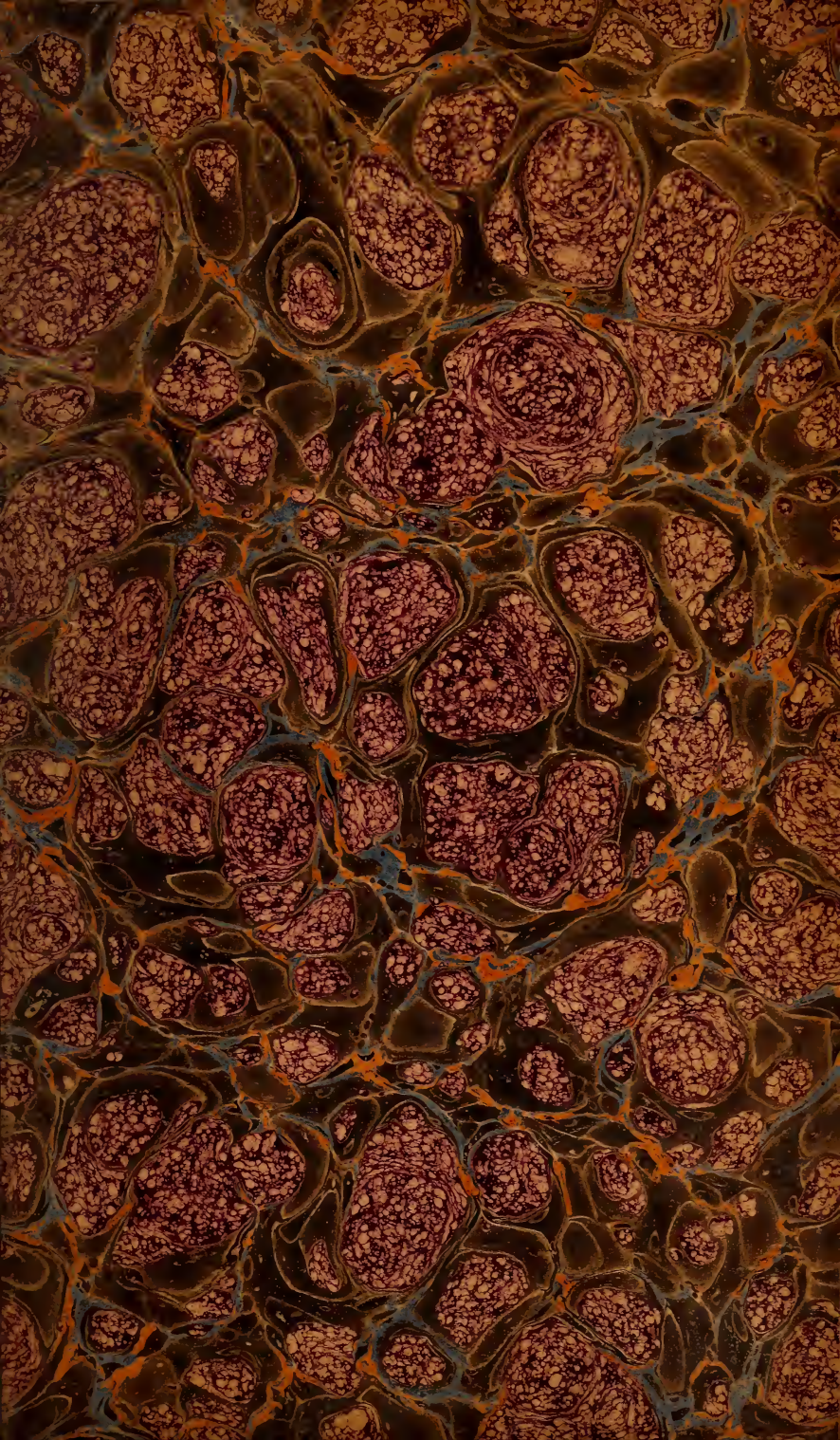
Troisième Section—Prise d'Algueria de la Puebla, Paymago, San Lucar—Participation de Schomberg à la Déposition du Roi Alphonse VI—Paix avec l'Espagne—Secondes Noces de la Reine — Retour de Schomberg en France—Depuis 1666 à 1668. - - 84

Notes - - - - - - - - - - - 109

Conclusion - - - - - - - - - - 131

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street.



LIBRARY OF CONGRESS
0 029 963 877 7